

en ligne en ligne

BIFAO 20 (1922), p. 45-87

Georges Colin

Notes de dialectologie arabe (§ II).

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

9782724710885

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)

Musiciens, fêtes et piété populaire

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Christophe Vendries

NOTES

DE DIALECTOLOGIE ARABE

PAR

M. GEORGES S. COLIN.

II. — TECHNOLOGIE DE LA BATELLERIE DU NIL.

Les matériaux de la présente étude ont été recueillis en 1920-1921, sur les deux principaux quais du Caire, à Rōḍ el-Faraǧ et à Maṣr el-ṣatīqa; l'enquête a été menée directement auprès de bateliers de Haute et de Basse-Égypte, dont la capitale est le point de rendez-vous.

En entreprenant ce genre de recherches, notre but n'était pas uniquement de rassembler les éléments d'une monographie lexicographique arabe; nous pensions en outre qu'une branche de l'activité indigène aussi antique que l'est la batellerie nilotique devait avoir un vocabulaire technique éminemment riche en souvenirs égyptiens ou à tout le moins coptes qui, recueilli, pourrait éclairer bien des points de lexicographie ancienne.

Tel n'est cependant pas le résultat auquel nous sommes arrivés. En consultant l'index des termes techniques que l'on trouvera à la fin de cet article, on constatera que la majorité des vocables peut s'expliquer par l'arabe commun; parmi ceux qui nous sont demeurés provisoirement irréductibles, la plupart semblent d'origine méditerranéenne, grecque dans bien des cas, parfois italienne; quant à ceux que leur structure interne ou leur aspect extérieur invite à tenter de rattacher au copte, leur nombre ne dépasse guère la douzaine.

La prédominance de l'élément arabe est en somme toute naturelle; comme les Arabes, qui n'ont jamais été de grands mariniers, ne disposaient pas d'un vocabulaire technique, les vocables employés sont le plus souvent des noms d'usage courant, détournés de leur sens propre et appliqués à des parties de la barque : nul doute que la plupart soient simplement la traduction des termes coptes employés précédemment; à remarquer seulement la fréquence des formes غاعول à valeur de noms d'instruments et noter le sentiment anthropomorphiste qui a présidé à la dénomination de nombreuses pièces [مصر، کتف ، صحر، کتف].

Pour ce qui est de l'élément grec, notre ignorance tant de la langue classique que des parlers modernes, nous fait un devoir de laisser la question en suspens. Le point capital, à élucider par des hellénistes s'occupant de lexicographie historique, serait de savoir si ces emprunts sont récents et coïncident avec l'étalement de la vague hellène qui a déferlé sur l'Égypte des khédives ou si, plutôt, leur introduction n'est pas contemporaine de l'époque où florissait dans la vallée du Nil ce jargon gréco-copte dont certaines Scalæ nous attestent l'existence. Ne pas oublier enfin que certains des termes d'origine gracque ont pu être empruntés par les Arabes ou les Turcs avant leur arrivée en Égypte.

La pauvreté du fonds «local», égyptien ancien ou copte, surprenante de prime abord, ne doit pas en somme étonner quand on réfléchit à la différence qui existe entre les embarcations en usage actuellement sur le Nil et les bâtiments dont les bas-reliefs et les fresques pharaoniques nous ont conservé les types. La barque (1) que nous voyons aujourd'hui semble bien être d'origine méditerranéenne, apparentée notamment à la balancelle et à la tartane. A une époque à déterminer historiquement, ce nouveau type a été adopté et, avec lui, la nomenclature technique correspondante; seuls ont été conservés de la langue locale les termes s'appliquant à des éléments qui existaient déjà dans le type ancien : c'est ce qui paraît s'être produit pour bien des parties en bois de la coque.

La présence de quelques mots d'origine turque s'explique par l'emploi de bâtiments [canges] dont le type semble avoir été importé de l'Empire ottoman et aussi par l'usage de la langue turque, pendant plusieurs siècles, comme langue officielle des différents services de l'État (2).

⁽¹⁾ Nous ne parlons pas ici de la dahabiya dont l'origine semble bien se rattacher à l'Égypte antique.

⁽²⁾ Chaque emprunt turc est d'ailleurs toujours doublé d'un synonyme arabe bien vivant.

Nous avons eu seulement en vue la batellerie nilotique; une étude complète de la technologie nautique devrait comprendre en outre une enquête dans la zone maritime (Alexandrie, Rosette, Damiette, le lac Menzalèh et Suez): on aurait sans doute à y constater de curieuses interférences entre la terminologie méditerranéenne et celle usitée dans la mer Rouge.

Mais, même en ce qui concerne notre tâche ainsi bornée, nous ne nous leurrons pas de l'espoir d'avoir épuisé le sujet et d'avoir établi une monographie définitive; un travail de cette sorte aurait dû être entrepris par plusieurs enquêteurs opérant en des points différents de la vallée, avec l'assistance d'informateurs moins frustes que ne le sont d'ordinaire les bateliers. Cette ébauche, toutefois, aura atteint son but si, en précisant la valeur de quelques termes techniques, elle permet aux arabisants de voir plus clair dans certains textes médiévaux; si au surplus les imperfections mêmes de la présente étude pouvaient décider un technicien de l'art nautique à entreprendre avec compétence une œuvre définitive, nous aurions encore à nous féliciter de lui avoir préparé le chemin.

Nota. — Dans le courant de ce travail nous avons, autant que possible, indiqué entre guillemets le terme technique français correspondant au terme arabe; peut-être certaines de ces identifications sont-elles inexactes, mais comme elles n'ont été tentées que dans le but d'être utile et non dans celui d'étaler des connaissances techniques que nous ne possédons pas, nous nous permettons de réclamer ici l'indulgence des spécialistes.

Les termes arabes donnés sans autres indications sont ceux qui nous ont paru valoir pour tout le Nil; nous avons fait suivre respectivement de [B] ou de [S] ceux qui nous ont semblé plus spécialement employés par les bateliers de Basse-Égypte (baḥārwa) ou par ceux de Haute-Égypte (ṣaṣāida).

L'indication [L] suit les vocables que M. Ch. Kuentz a bien voulu recueillir pour nous lors d'une mission archéologique dans la région de Luqsor; qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance pour le précieux concours qu'il nous a ainsi apporté.

BIBLIOGRAPHIE.

Pour l'Égypte arabe (1):

Nāṣir-i-Ḥosnau [xiº siècle], Sefer Nāmeh, éd. et trad. Ch. Schefer, Paris, 1881, p. 126 et 142.

EABD AL-LAȚIF [XIII° siècle], Relation de l'Égypte, trad. S. de Sacy, Paris, 1810, p. 299-300. AL-IBŠIHI [XV° siècle], al-Mustatraf (éd. Būlāq, 1292), renferme un chapitre (t. II, p. 305-306) sur les anecdotes relatives aux marins; c'est là un document historique dont l'importance pour la dialectologie a déjà été signalée par I. Goldziher (in Z D M G, t. 35 (1881), p. 528-529).

AL-MAQRĪZI [xv° siècle], Hitat (éd. Būlāq, 1270), I, p. 370 (description du Nil); p. 475-483 (cérémonie de l'ouverture du Haliğ); II, p. 189-197 (histoire des arsenaux et de la flotte (2)).

A. Kircher, Lingua aegyptiaca restituta (Rome, 1643), où est publiée (Sectio II) la Scala Magna d'Ibn Kabar (?) qui contient (p. 132 à 134) un chapitre donnant le nom des «instruments du marin» en copte et en arabe.

Ms. 44, du fonds copte de la Bibliothèque nationale de Paris (passim).

Description de l'Égypte, 2° éd., Paris, 1822; t. XI, p. 242-243 : «Tableau des bâtiments naviguant sur le Nil; les canaux, les lacs, les côtes maritimes de l'Égypte, et sur la mer Rouge».

EABD EL-FATTĀḤ ṢEBĀDAH (عبد الغتاح عبادة), Kitāb sufun el-usṭūl el-islāmi, le Caire, 1914, 32 pages.

En outre, on rencontre des indications éparses dans les lexiques de Germano di Silesia, Bocthor, Berggren, Habeiche et Naggari-bey.

Pour les autres pays de langue arabe :

Brunor, Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat et Salé (Thèse pour le doctorat, Paris 1920).

A. Joly, L'industrie à Tétouan : Métiers et industries de la mer (in Archives marocaines, t. 18 (1912), p. 230-232).

Hennique, Caboteurs et pêcheurs de la côte de Tunisie en 1882 (in Revue maritime et coloniale, t. LXXXII).

(1) L'article de C. H. PAGE, Inland Water Navigation of the Sudan, in Sudan Notes and Records, vol. II (1919), p. 293-306, ne contient aucun renseignement lexicographique. Une planche reproduit la photographie d'une barque sur son «chantier»; l'em-

barcation est d'ailleurs d'un type non usité par les indigènes sur le Bas-Nil.

(2) Sur l'usțūl au Maghreb, consulter le résumé historique donné par Ibn Ḥaldūn, Prolég., chapitre ווו: قيادة الاساطيل.

D'Abbadie. Lettre à M. Garcin de Tassy, sur les termes de marine en arabe [mer Rouge] (in Journal asiatique, 3° série, t. XI (1841¹), p. 585-591).

DE LANDBERG, Ḥadramoût, 1er volume, p. 84-85 et surtout p. 140 [côte sud de l'Arabie]. Κλαμιμ Dodjeily (צוֹם וְלֹבּיִם), As-sufun fil-εirāq; Ašbāh us-sufun fīl-εirāq; Asmā'u mā fīs-safīna. (Ce sont trois articles très documentés parus dans la revue Loghat ul-εarab, de Baydād, année 1912, p. 93-103, 152-155 et 198-205).

A. Socia, Diwan aus Centralarabien (Leipzig, 1900), I, p. 300, Excurs FF: Schiff [bas Tigre et Euphrate].

JOHN EDYE, Description of the various Classes of Vessels... of Coromandel, Malabar, and the Island of Ceylon (in JRAS, I (1834), p. 1-14).

MODE DE TRANSCRIPTION.

CONSONNES.

ن ب ت ب ح ح ح ح ح ح	, b t È (1) ḥ ḥ	س ش ص ض ط	s š s d ţ	ق ل ن م د	q ⁽³⁾ k l m n
ء ب ب	$egin{array}{c} \mathbf{d} \\ \mathbf{r}^{(2)} \\ \mathbf{z} \end{array}$	ع غ ف	ε γ f	و بې	w Y

VOYELLES.

a = a moyen;

a = a, tendant vers è ouvert français;

(1) \check{G} est un signe conventionnel; le Ξ est prononcé g dans la Basse-Égypte et jusqu'au sud du Caire; en Haute-Égypte il vaut, suivant les localités, dj, dy, d et aussi g.

(2) Des difficultés typographiques ne nous ont pas Bulletin, t. XX. permis de noter le , emphatique.

(3) Q n'a également qu'une valeur de convention; le \ddot{o} sonne g dans toute la Haute-Égypte; la Basse-Égypte, le Caire et ses environs le traitent comme un hamza.

7

```
----- ( 50 )·+·--
```

```
e=\grave{e} français, plus ou moins ouvert selon l'entourage consonantique;
```

- $\bar{e} = \acute{e}$ fermé long;
- i = i moyen;
- o = entre o fermé et ou;
- $\bar{o} = o \text{ fermé long;}$
- u = ou français;
- σ = voyelle neutre, e muet français.
- a, e, u sont des voyelles brèves non accentuées que le contact des labiales semble tout particulièrement amenuiser; elles arrivent presque à s'identifier avec la voyelle neutre ».

La finale جَيَّة se prononce (selon les localités) -eyya, -iyya ou -īya; c'est cette dernière prononciation que nous avons adoptée afin d'unifier la transcription.

I. — LE CHANTIER.

Les barques sont construites au bord du Nil, en un emplacement, mōrăda موردة (1), où la faible hauteur de la berge permet un lancement facile; l'installation est toute temporaire à moins que le chantier n'appartienne à un entrepreneur, muqāwel مقاول, de constructions navales qui possède à proximité ses dépôts de bois, fers et cordages; dans ce cas le chantier permanent, de quelque importance, est dit mangara منجود (2).

Le dispositif correspondant à ce que nous appelons «cale de construction» est des plus simples : la quille est d'abord établie sur des poteaux verticaux, watad, pl. autād وقد أوتاد ; les flancs de la barque sont ensuite étayés latéra-lement par des «accores», sanāda, pl. sanāid, سناده ألله سناده ألله . Quand le poids de la coque devient trop considérable, elle est supportée par des piles de billots «tins ou chantiers» nommés ezqerīn (3) التقريبي التقريبي وسناط duand ils sont disposés sous la quille, et appelés safat سنط quand ils soutiennent les flancs.

Trois ouvriers concourent à la construction :

- 1° Le scieur de long, naššār نشار, qui, au moyen d'une corde de palmier, salaba سلبع, que serre un bâton formant tourniquet, melwīn ملويي, fixe solidement les madriers ou les troncs d'arbre sur un échafaudage, seqāla ستاله; leur autre extrémité s'appuie sur des étais, qawāyem قوايم. La scie, menšār منشار, qaṭūɛ (4) تاطوع, qu'il affûte avec une lime, mabrad مبرد, lui sert à les débiter en planches.
- 2° Le charpentier, naǧǧār ﷺ, qui choisit, taille et cloue les pièces de bois; il dispose d'une hache, balṭa (أ بلطة, d'une herminette, qadūm (أ بلطة, d'une plane, sekkīna سكّينة et d'une scie. Pour tracer des lignes droites sur les

⁽¹⁾ Proprement "aiguade". Cf. Kircher, p. 134, où אבנט traduit le copte לאבנטני traduit le copte לאבנטני

⁽²⁾ Cf. ṬANṬĀWY, Traité de la langue arabe vulgaire (Leipzig, 1848), p. 134-135: ناظر المنجرة = inspecteur de l'Amirauté.

⁽³⁾ Cf. grec anc. ἐσχάριον; grec méd. σκάριον = instrumentum quo naves in mare deducun-

tur [Du Cange]. Le turc a emprunté le même mot avec le même sens sous la forme استاره esgara.

⁽⁴⁾ Proprement «scie passe-partout».

⁽⁵⁾ Du turc بالطع balta = même sens.

⁽⁶⁾ Kircher (Lingua..., p. 123) a הוא منا (sic).

planches à tailler il se sert d'un cordeau, hēṭ خيط, enduit préalablement d'ocre rouge, moyra مغرة, contenue dans une boîte à godets, dawāya (1) عزايه. Pour le tracé des pièces courbes il a des "gabarits" qāleb, pl. qawāleb قالب تج قوالب. Pour tailler à la hache des pièces de bois légères il les engage dans l'entaille en queue d'aronde d'un petit madrier, manğara منجرة, qui repose sur le sol.

Les clous ordinaires sont muṣmār, pl. masamīr مسامير; quant aux très longs clous (± o m. 5 o cent.) qui servent à relier entre elles les planches du gouvernail, ils sont nommés doṣra (3), pl. duṣar حصرة تج دصر.

3° Le calfat, qulfāṭ (a) (pl. qalāfṭa) ou qalāfṭi قلغاط ، قلغ

⁽¹⁾ Quoique ce mot semble d'origine égyptienne, nous avons bien affaire ici à une réimportation arabe.

⁽graphies anc. قوغش dovuš (graphies anc. قوغش عوض) = grande poutre.

دسرة ou دسار ou دسار ou دسار ou دسرة ou دسار ou sens de «cheville de bois entrant dans la construction des bordés d'une barque» IBN JUBAIR, Travels, second edition (Gibb Memorial), p. ۲۰, l. 19: يخللونها [الأمراس] بكسر (à propos de la construction des barques dites من عيدان الخيل).

toupe les joints horizontaux «cans», armūs (1) ارموس, et verticaux, qora (2) قرع, des bordages. L'étoupe est appelée messaq مشاق, ou stobba (3) سطويّة. Avant d'être employée elle est préalablement enduite d'un mélange de résine, de poix et d'huile appelé mūnet fash.

Suivant les besoins le calfat emploie plusieurs ciseaux, azmīl (4) ازميل ou azmīn (5) نومين : 1° azmīl en-neǧāra, ciseau à bois; 2° azmīl er-robɛ, pour enfoncer l'étoupe grosso modo; 3° azmīl el-ḥadd, pour parfaire le bourrage de l'étoupe; 4° azmīl ed-duwayyeq, pour entourer d'étoupe les têtes de clous; 5° ağana جنسًا، ciseau à froid pour abattre les têtes de clous; 6° hoṭṭāf خطّان , ciseau recourbé en forme de bec pour extraire des joints la vieille étoupe.

Le calfat frappe sur ces ciseaux soit avec un maillet de bois, duqmāq (6), mašūla باريع, soit avec une masse en fer, bārya باريع.

Il est muni en outre d'une tarière barrīma برّعة, dont une variété est dite lawwāhi برّائة; quand la mèche en est très longue, la tarière est appelée mersāl مرسال. Pour élargir l'orifice pratiqué et ménager un logement pour la tête du clou, le calfat utilise une gouge, dofra دفرة. Afin d'arracher les clous, il dispose d'un marteau de fer à double pointe, qurnāṣ (٦) قرباس [S] et d'une pince-levier, satala عتله

A l'exception des ciseaux à calfater, la plupart de ces outils sont communs au charpentier et au calfat; les deux fonctions sont souvent remplies par un même individu et l'on dit plaisamment d'un homme d'une habileté consommée : howwa nağğār uqalāfṭi هوّ نجّار وقلافطي. Quand le calfatage est achevé, les parois de la barque sont, au moyen d'un «badigeon» de laine, maṭla قطران, enduites de poix, bayāḍ بياض ou de goudron, qaṭrān قطران); la résine ordinaire est dite

⁽¹⁾ Du grec $\dot{\alpha}\rho\mu\delta s = \text{joint}$, fente; le turc a $\tilde{\iota}_{\rho}\mu\delta s = \text{joint}$ armoz dans le même sens.

⁽²⁾ A rapprocher du grec moderne $\kappa o \nu \rho \alpha =$ coupure.

⁽³⁾ Gf. grec : σ7ύππη; grec mod. : σ7ουππί, σ7ουπιά; italien : stoppa; ture : istupu, istupi.

⁽⁴⁾ Du grec : σμίλη.

⁽⁶⁾ Cf. Kircher, Lingua..., p. 123 : 114ω-Cl = الازمين.

ون Du turc: طرقاق toqmaq, doqmaq = maillet. Kircher (Lingua..., p. 151) a وتاق qui glose le copte oy227Hp; le Ms. 43 (fonds copte, Bibl. nat.) donne 227Hp traduit par مطرقه ، مرزيم [fol. 62 verso].

⁽Fraenkel, Aram. Fremdw., p. 94-95); le mot est encore vivant au Liban avec un sens très proche (Feghali, Emprunts syriaques, p. 64, 77).

qalafonīya (1) تلغونيّة; une variété, importée de Crète, est nommée جalāya qobroși علاية قبرصي:

II. — LA BAROUE (2).

A. — QUILLE ET MEMBRURE.

La quille, eṭrābel (علرابل), qarīna (أورينة, composée d'une ou plusieurs pièces assemblées à écarts superposés, se prolonge vers l'avant par l'étrave, badan بحن ; celle-ci est d'ordinaire faite de deux pièces, heğr خ à la partie inférieure et yalaq غلق à la partie supérieure qui s'effile en une corne ou «guibre», šabūra على , qadūma عادومة [S]; pour lier plus solidement l'étrave à la quille, l'inté-

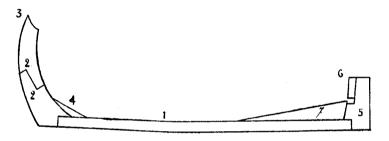


Fig. 1. - Schéma de la quille avec l'étrave et l'étambot.

- 1. etrābel.
- 4. butāna.
- 6. walad.

- 2. badan.
- 5. wastaniya.
- 7. nagrafos ed-dell.

3. šabūra.

rieur de l'angle qu'elles forment est occupé par une pièce courbe de liaison ou «faux-brion», buṭāna بطانة. L'étambot, waṣṭanīya, termine la quille à l'arrière; il porte, cloué à sa partie antérieure, un «contre-étambot», walad, qui sert à caler le dernier couple. L'intérieur de l'angle formé par la quille et l'étambot est garni par une sorte de «genou ou courbe d'étambot» appelé nagrafōs (5) (ou nagrafīs) eḍ-ḍell نقرفوس الضّل.

- (1) Du grec κολοφωνία, κολοφώνιον; le turc a ε Στέξω galafun. Boethor donne Στέξως sous «Poix-résine» et είξως sous «Résine».
- (2) Nous décrivons ici la barque de commerce; nous donnerons en note les termes particuliers
- à la barque de pêche (fulūka) et à la dahabiya.
 - (3) Cf. grec τρόπις.
 - (4) Du grec καρίνα.
- (5) A rapprocher du grec médiéval ἀγκρύφια, grec mod. αγκρύφι « pièce en forme de crochet».

Sur l'étrave et sur la quille sont appuyés les «couples», sorte de côtes dont l'ensemble constitue le squelette «membrure», seddīya, saḍm عدّيّه ، عضم, du bateau. Les couples de la proue et de la poupe, qui reposent sur l'étrave et la courbe d'étambot, sont nommés šaqεa, pl. šuqūεa شقعه ته ceux du centre شقعه والمادة ; ceux du centre du bâtiment, posés sur la quille, sont des εūd, pl. εedān عود ج عيدان. En proue et en poupe, l'élément horizontal du couple, «varangue», est appelé yumqiya, pl. yamāqi غَتَيَّم جَ عَاتَى; les montants latéraux, «allonges», sont les šumhīya, pl. šamāhi شمخيّه ت شمائ . Au milieu de la barque, la varangue est dite hadra, pl. hedar, hodar, hadāri هدر، هداري; les allonges sont alors des qāima, pl. gawāyem تايمة تج قوايم; les genoux de couple qui lient l'allonge à sa varangue sont nommés redf, pl. ardāf ردن ج اردان; l'ensemble constitué par une allonge et par son genou est parfois désigné sous le nom de tarwisa ترويسة. Le dernier couple à l'arrière ou «arcasse de poupe» est composé seulement de deux branches dites rabāba, pl. rab<u>āi</u>b ربابع ج ربایب; une poutre horizontale, ḥumār جار, réunit leurs extrémités supérieures et supporte la «galerie de poupe» (maysal . (مغسل

B. — REVÊTEMENT DE LA MEMBRURE.

a) Sur les couples, à l'extérieur, sont clouées des rangées « virures » de planches « bordages » sensiblement parallèles à la quille, dont l'ensemble constitue le « bordé ». En général, le bordage est nommé lōh, pl. alwāh الرموس; lorsqu'il se termine en s'effilant en pointe, c'est un hetām الرموس. On appelle armūs الرموس le joint longitudinal entre deux bordages; quant aux écarts transversaux, ils sont dits qora وصل lorsqu'ils sont simples et was!

La partie du bordé située au-dessus du niveau des ponts dont elle constitue en quelque sorte le parapet "bastingage" est appelée bordi (bordi) ou bēša [B] بردي ، برضي ، خيشه. A la partie supérieure du bordi, cloué à plat sur les têtes des allonges est un "plat-bord", baţūs, pl. bawaṭīs باطوس ج بواطيس, أباطوس والمعادة والمعادة المعادة المعادة والمعادة المعادة المع

⁽¹⁾ Du grec médiéval σάτος = callis, via; CANGE); c'est pavimentum, tabulatum; ambulacrum (apud Dv le batelier qu

سدّ البردي, nubāṭ مراط, nezām مراحة, serbāḥa سرباحة [B]. Cloué sur les allonges des couples, le bordi s'appuie en outre à l'intérieur sur des genoux, nagrafōs بقرفوس, verticaux, fixés sur les ponts et sur le ǧayūṣ بقرفوس.

Les quatre ou cinq virures supérieures, au niveau de la ligne de flottaison, sont de très fortes planches «préceintes» appelées zannār (1), pl. zananīr زقار النقر La première de ces virures, immédiatement au-dessous du bastingage, est dite zannār el-fumm زقار النقر; la seconde est désignée sous le nom de meğra عجرا.

Le fond extérieur de la carène, de part et d'autre de la quille, est nommé haṣīr el-markeb ععر المركب ou qaṣr el-markeb.

Le petit élément de bordage en forme de croissant qui est contigu à la fois au bas de l'étrave et à la quille est dit nires مبلات . On nomme meballat مبلات les deux virures qui, à l'arrière, sont contiguës à la quille et se prolongent contre l'étambot, à droite et à gauche.

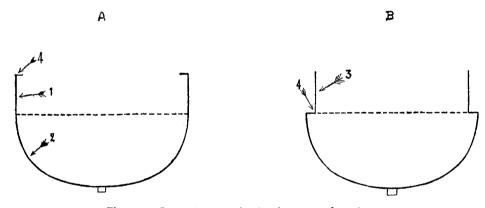


Fig. 2. — Coupes transversales des deux types de carène.

- A : barque à bordi;
 - 1. bordi.
 - 2. gamb.
 - 4. baţūs.

- B : barque à barq.
 - 3. barq.
 - 4. batus.

Dans le type qui vient d'être décrit la surface externe du bordé est continue. Cependant un grand nombre de bâtiments, principalement en Haute-

⁽¹⁾ Du grec ancien ζωνάριον; grec mod. ζωνάρι.

Égypte, sont d'un autre modèle, qui est peut-être le plus ancien. Dans ce cas le bastingage, au lieu d'être exactement dans le prolongement du ğamb, est en retrait sur lui d'environ 20 centimètres; il en résulte que le flanc de l'embarcation présente un rebord qui s'étend de la proue à la poupe, où il aboutit au niveau du maysal مغسل; ce rebord s'appelle baṭūs باطوس (proprement : plat-bord), le parapet en retrait est dit barq باطوس èt e n'a pas, dans ce cas, de plat-bord à sa partie supérieure; il est fixé sur des montants spéciaux nommés šepḥa, pl. šebaḥ منجمة من شجه عنه شبه .

β) A l'intérieur, les couples sont revêtus de planches, «vaigres», clouées en files parallèles, «virures», dont l'ensemble constitue le «vaigrage», dit

sadd gūwa اسك جوا; il comprend à sa partie supérieure une rangée de fortes planches qui relie entre elles les allonges des couples; cette sorte de longrine porte le nom de segna, pl. sugūn جند Puis au-dessous, plusieurs virures de madriers, keška, pl. kešak کشک Enfin le vaigrage des flancs se termine par une virure étroite mais forte dite rubāt بالماني. Les baux, poutres qui supportent les ponts, s'appuient sur le keška supérieur; les intervalles non vaigrés compris entre les têtes des baux, sous le pont, sont garnis par des planches courtes šuwāra, pl. šawāyer شوارة

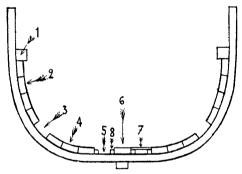


Fig. 3. — Coupe transversa e d'une barque (à milongueur) montrant le rev}tement extérieur (vaigrage).

- 1. mekassah.
- ii. sentine.
- 2. kešak.
- t. mētt el-wast.
- 3. rawwāha.
- 7. dūmes.
- 4. mētt er-rukab.
- 8 selm.

تج شواير. En face du kōra (espace médian non ponté) le keška supérieur est surmonté d'une poutre horizontale, mekassaḥ مكسّح, qui court au pied du bastingage, entre le šend et le ǧayūṣ.

Bulletin, t. XX.

8

Le fond intérieur de la barque n'est pas constitué par un vaigrage complet; il comprend des parties fixes et des parties mobiles.

Les parties fixes sont d'abord la «carlingue», nemr ou mêtt el-waṣṭ غره ميدة المراء ميدة, fixée sur les varangues, au-dessus et dans le sens de la quille; dans sa partie située sous l'emplanture du mât elle est dite : mētt eṣ-ṣāri ميدة الصّارى. A o m. 40 cent., à droite et à gauche de la carlingue sont deux zones symétriques comportant chacune trois largeurs de planches; chacune de ces deux parties du plancher de la barque est appelée mētt er-rukab ميدة الركب.

Il reste donc des espaces vides entre la carlingue et chaque mētt er-rukab d'une part, et entre chaque mētt er-rukab et le bas du vaigrage du flanc correspondant d'autre part; le premier de ces espaces vides est recouvert par de petites planches transversales mobiles, dūmes (1), pl. dawāmes ورامس جَ دوامس عَ دوامس s'appuient sur des tasseaux rapportés, selm, pl. selam بأب الهواء وقاحة. Le second espace vide, désigné sous le nom de bāb el-hawa, ou rawwāḥa بأب الهواء وقاحة recouvert par de longues planches mobiles appuyées sur les varangues.

L'intervalle compris entre le fond intérieur et le fond extérieur de la barque constitue une sentine; pour permettre aux eaux d'infiltration qui s'y amassent de gagner le fond de l'une des soutes (henn) où elles seront épuisées, on pratique sur la face inférieure des varangues des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqsūs, pl. maqasūs, ou sauce ; along des entailles transversales, maqas ; along des entailles ent

C. — DIFFÉRENTES PARTIES DE LA BARQUE.

La proue se nomme $b\bar{u}z^{(2)}$ بوز ou, plus rarement, muqdem مقدم; l'angle extérieur de l'étrave avec la quille est er-rokba الركبع. La partie pontée de la proue, sorte de gaillard d'avant (3), est dite sadr (ou sedr) صدر ، سدر; le plancher

(1) Cf. Kircher, Lingua..., p. 133: ΠΙΟΝ-ΝΙΟ : (mal traduit par : temon, sive lignum fluctuans, index anchorae), et Ms. copte 44 de la Bibl. nat. Paris, fol. 54 verso, col. gauche: ΜΠΑΤΟΕ · ΝΟΝΙΟ : Le mot arabe paraît être emprunté au grec δόμος; quant à CANIC, c'est proprement le grec: σανίς = planche, plancher de navire.

(1) Cf. persan $p\bar{u}z$, $p\bar{v}z = ambitus$ oris ani-

malium; rostrum avis (Vullers, Lexicon pers. lat.). Al-Hafāǧi (Šifā, s. v. طيخ) donne pour le dialecte égyptien du xvn° siècle البوز الغم

(3) Dans les barques de pêche, ce tillac très réduit est nommé tabla طبلة; la barre transversale qui le limite vers l'arrière est dite wešš; il porte à droite et à gauche un rebord vertical yotfa عنعة, sorte de «pavois» en miniature.

en est assujetti par des liteaux transversaux, selm, pl. selam سِلْم جَ سِلُم. Les courbures latérales de la proue ou «joues» sont appelées ketf, pl. aktaf كتف E plat-bord de droite et celui de gauche sont reliés par une pièce كتاف de bois en forme de croissant, qēd, lebba [S], loyd [B] قيد ، لبته ، لغد qui passe par-dessus la «guibre», šabūra, qadūma [S] شابورة ، قادومة.

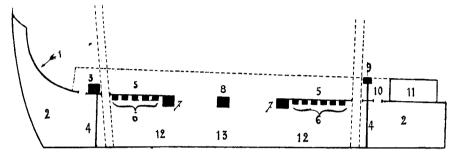


Fig. 4. - Coupe longitudinale d'une barque à deux mâts.

- 1. sadr, sedr.
- 6. dawaqīs, sing. daqūs.
- 10. naqşa.

- 2. henn, honn.
- 7. šend.

11. tārma.

- 3. gesr.
- y aγūş.

12. rakīn.

- 4. šūb.
- 13. kõra.

- 5. botūnsa.
- 9. ğayüş el-mazzan.

Après le gaillard d'avant et le limitant vers l'arrière se trouve une forte poutre transversale, *ğesr eṣ-ṣaḍr* جسر الصّدر. La partie arrière du ṣaḍr et l'espace situé à droite et à gauche du mât d'avant constituent le manāma منامع (1), car c'est là que d'ordinaire couche l'équipage. Ensuite vient le pont, boțūnsa, pl. baṭānes بطونسة ج بطانس, d'avant; les barques du Nil ne connaissent pas en effet le pont continu mais ont deux espaces pontés, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière; les ponts reposent sur des poutres «baux», daqūs (2), pl. dawaqīs داقوس دواقيس ; celle de ces poutres, plus forte que les autres, qui se trouve à l'extrémité du pont, est dite šend (ou šent) شند ، شنت; elle est parfois étayée en son milieu par un poteau vertical «épontille», menṭāli [B] منطالي, duqār [S], daqqār (3) قاضى, humār عان, qāḍi قاضى, qui s'appuie sur la carlingue.

(1) Remarquer à ce sujet que Berggren, Gui-«ظهر اليتاع =e..., donne, pour l'Égypte, «Proue «ظهر اليتاع auquel correspond «Proue = ظهر الطارمة ; à défaut d'une meilleure solution, nous proposons yataq يتاق turc) يتاق pour, ظهر اليتاغ

- (2) Cf. gree donds = poutre.
- (3) A rapprocher du grec moderne δοκάρι: petite poutre.

8.

⁼lit, couchette) : ce serait là un équivalent sémantique du manāma actuel.

Celles des planches du pont qui, plus fortes que les autres, relient entre eux les «baux», «hiloires», sont appelées bayla, pl. ubyul بغله ج ابغل

L'espace libre situé sous le gaillard d'avant constitue une «soute», henn (1) (ou honn) خَنَّ; sous le pont est une cale, rakīn, pl. erkena کین ج ارکند, séparée de la soute par une cloison, šūb ماه شوب ou ḥaǧūz.

L'espace non ponté situé au centre de la barque est dit kōra (2), pl. kuwar خوره ج کور; c'est une cale à ciel ouvert où l'on charge la cargaison, šuḥna, ḥamūla, wazga [S] ثخنه، جوله، رسته; en son milieu, elle est traversée de bâbord à tribord, au niveau des ponts, par une forte poutre, ǧayūṣ (3), جانحوص, entretoise qui maintient l'écartement entre les deux flancs de la barque.

Sous le pont (boṭūnsa) d'arrière est un second rakīn qu'une autre cloison (šūb) sépare de la soute (henn). Au-dessus de cette soute se trouve une cabine, ṭārma (4) طرحانيّة, ṭarḥanīya طرحانيّة [B], dont la toiture plate constitue un gaillard d'arrière, ḍahr eṭ-ṭārma ضهر الطارمة. En avant de la cabine on ménage le plus souvent un espace libre, dans le plancher duquel est pratiquée la trappe de la soute d'arrière, et qui contient un fourneau de terre sur lequel on fait la

(1) Cf. Kircher, Lingua..., p. 134: 1110-YENT = على, approximativement rendu par: navis vacua. Le Tāğ précise: عند الكسر... عند العامة الآن موضع فارغ في بطن السفينة يضع فيم النوتي متاعم النوتي متاعم النوتي متاعم

(3) Du grec χώρα = espace situé entre deux objets, intervalle. Quand la barque est à un seul ἔαγūṣ, elle a de ce fait deux kōra; quand elle a deux ἔαγūṣ (disposition assez rare), elle a trois kōra; l'arabe connaît ἑς dans le sens de ἑς.

(3) Cf. Kircher, Lingua..., p. 133: ΠΙΣΡΒΟΤ = [sic, avec un ε sans point], traduit par ergatum navis, l'argana. Ergatum est
proprement le cabestan; l'italien a argano, le
grec moderne ἐργάτης, d'où le turc osmanli a
pris ايرغات irgat et ايرغات argad; en Égypte
on emploie également dans le même sens ارغات , faut-il
en conclure qu'à l'époque de la rédaction de la
Scala Magna le ἤαγūς servait de cabestan? Peutêtre l'entretoise était-elle simplement utilisée

pour amarrer les cordages de la voilure.

(forme arabi- طارَم، تارُم، تارُم تارُم (forme arabisée) = domus lignea similis tentorio rotundo; aedificium arcuatum; pergula (Vullers, Lex. pers. lat., s. v. طارم). Le Tōğ ul-Earūs dit : الطَّارِمَة بيت من خشب فارسيُّ معُرِّب نقلة الحوصري ، واد الازهري كالقبة وهو دخيل. Le nom actuel de la cabine d'arrière, actuellement à toit plat, doit être tiré de la technologie des barques de luxe du moyen âge (cf. infra, p. 78) qui, effectivement portaient une qubba de bois. Le mot, encore vivant, avec des sens voisins, jusqu'au Maghreb, a dû être emprunté en Iraq dès le début de l'expansion arabe; le sens persan de pergula s'est conservé à Bagdad jusqu'à maintenant; cf. Meissner, Neuarab. Geschichten aus d. Iraq [in Beitr. z. Assyr., t. 5 (1906), p. 132] tarma = Balkon; Massignon, Notes sur le dial. arabe de Bagdad (in Bull. I. F. A. O., t. XI (1914), p. 20 : تَوْما (sic) = galerie intérieure donnant sur la cour),

cuisine; c'est le «fougon» naqṣa نقصة ou faĕūr غير; il est séparé du pont d'arrière par une cloison, wešš ou qaṭūɛ وشّ ، قاطوع; la partie supérieure de cette cloison s'appuie sur une forte poutre transversale, ǧayūṣ el-mazzān جانحوس المرّان sert en outre de point d'appui au mât d'arrière; elle est parfois consolidée par des «genoux», naqrafōs, horizontaux qui s'appuient sur le vaigrage.

La cloison arrière de la cabine est dite merāya مرايع; les deux angles en sont renforcés par des ferrures, zāuya, pl. zāuy زاويه ج زاوي .

A l'arrière de la cabine est une «galerie de poupe», maysal مغسل, qui, comme son nom l'indique, sert de lavabo; elle porte d'ordinaire une grande amphore poreuse, zīr زير, contenant la provision d'eau, et une planche percée, maššāya مشايع, suspendue à deux cordages, qui sert de latrines.

La cloison arrière de la soute, au-dessous du maysal, est appelée ters ترس . La poupe, en général, porte le nom de mõher موخر ou qešš مرخر (1).

Le gouvernail, dassā عند, comporte essentiellement un «timon ou barre», sasāya عضاية, et une pale ou «sasan». Le timon est muni d'un anneau de cordage «erse de gouvernail», qēd قيد, qui permet de l'immobiliser dans une direction voulue. Son extrémité arrière est liée à la pale par un cordage ou chaîne, ziyār زيار, qui l'emp'êche de piquer du nez vers l'avant. Le sastran est constitué par l'assemblage de fortes planches verticales, umm, pl. umam عادة الكوّة, que relie une traverse, sārda عاده الكوّة. l'extrémité arrière du sastran qui va en s'essilant est dite rišet ed-dassa.

Le gouvernail est fixé à l'étambot par des pentures à deux branches, portant des manchons, sukruğa سكرجه, dans lesquels est introduite une forte cheville métallique, berūni (عرون ، باروند ج براين), qui forme gond. Les deux pentures supérieures du safran sont dites el-hadīd et el-meṣīn والطقية, auxquelles correspond sur l'étambot eṭ-ṭaqīya; la penture inférieure est appelée hadīd taḥt حديد تحت ط de l'éṭambot. Le gouvernail est encore relié à l'étambot par une

⁽¹⁾ Du turc sa què = poupe; cette dénomination n'est employée que pour les dahabiyas. Le mot turc est connu jusqu'au Maghreb; nous l'avons entendu à Oran, et Joly (L'industrie à Tétouan, p. 131) donne pour Tétouan kadech

sic] = étambot.

⁽²⁾ Cf. grec ωερόνη = cheville, clavette. En Haute-Égypte (région de Gerga) on connaît barūna dans le sens de «cheville plantée au milieu du joug».

«chaîne de sauvegarde», zarǧina زرجينه. Enfin le safran porte parfois un anneau auquel est fixé un cordage, ențela انطله, où l'on attache le canot de la barque.

On appelle $rak\bar{u}b$ راكوب, $rok\bar{u}b$ ركوب, la planche sur laquelle se tient le timonier pendant la manœuvre du gouvernail; elle porte, à intervalles égaux, des cales, $qubq\bar{u}b$, pl. $qabaq\bar{u}b$ قبان ترقيب, qui servent de points d'appui. Le $rak\bar{u}b$ est d'ordinaire placé au-dessus du «fougon» naqsa, de bâbord à tribord.

Nous n'avons pas noté l'existence de termes correspondant à nos bâbord et tribord; simplement, selon la situation de la barque dans le fleuve, on nomme ğamb ğuwwāni جنب جوّاني le côté le plus rapproché du rivage et ğamb barrūni جنب برّاني celui qui fait face à la pleine cau.

D. — MÂTURE.

Les barques du Nil sont à un, deux ou trois mâts, ṣāri, pl. ṣawāri صاري صاري الترنكيت . Le mât d'avant est dit ṣāri t-trenkīt (ماري الترنكيت ; le mât d'arrière est ṣāri l-mazzān (2) ou ṣāri l-yēz صاري المخال ، le mât situé au milieu de l'embarcation, dans le kōra, est nommé ṣāri t-taṣzīla صاري التعزيله . On désigne plus spécialement sous le nom de šeqlīwa (3), pl. šaqalīw منايوة محتم العالم و المعالم العالم الع

Le mât, formé d'un seul arbre, porte à son pied un tenon quadrangulaire, hāṣy ou hāṣya خاصية; ce tenon s'engage dans l'emplanture, maramma; celle-ci comprend deux flasques verticaux, hadd, pl. hodūd حدة علامة ; celle-ci comprend deux flasques verticaux, hadd, pl. hodūd حدة علامة, sady, pl. azdāy [B] سدخ ع أسداخ, fixés à droite et à gauche de la carlingue (mētt eṣ-ṣāri) et étayés chacun par deux béquilles latérales, meṣaṣefrāt, meṣaṣ-furāt [B] معصفرات; le couloir ainsi formé par les deux flasques est fermé à ses deux extrémités par un billot, kabš

Le mât traverse le pont par un orifice «étambrai», qaṭɛ ou naqr قطع ، نقر; l'étambrai est renforcé sur son pourtour par une garniture de bois «collier», dite taḥlīqā ou taḥwīṭa تحليقه ، تحويطة. Le mât d'avant, incliné sur la proue,

⁽¹⁾ Cf. italien : trinchetto; français : trinquette; turc : τριγκέτο.

⁽²⁾ Cf. italien ; mezzana; turc : مياند.

⁽³⁾ Cf. Du Cange, σαγολαίφεα = vela navium. Dozy, Suppl., citant le Muḥīṭ ul-Muḥīṭ : ప ప్రేత్త = sorte de petit navire.

s'appuie sur le *ğesr eṣ-ṣaḍr*; le mât de milieu, penché également vers la proue, s'appuie sur le *ğayūṣ* du *kōra*; quant au mât d'arrière, incliné sur la

poupe, il s'appuie sur un ǧayūṣ, dit ǧayūṣ el-mazzān; sur chacune de ces poutres d'appui, deux cales triangulaires, enǧlīz (1), pl. enǧlīzāt أنجليز, sont clouées, à droite et à gauche du mât, l'empêchant d'incliner à bâbord ou à tribord.

Le sommet du mât porte une pièce de bois verticale rapportée « calcet », ğamūr جامور, percée d'un ou deux orifices, εēn, pl. εεnēn, εanēn عين عيني, où passe la ou les drisses auxquelles l'antenne est suspendue. Dans le cas du mât de milieu l'antenne n'est pas suspendue, mais posée directement sur la partie supérieure d'un ğamūr très court.

Pour permettre d'en grimper au sommet, le mât porte soit une é-chelle de corde ou de filin avec barreaux de bois klāl, glāl [B], šaqlūl

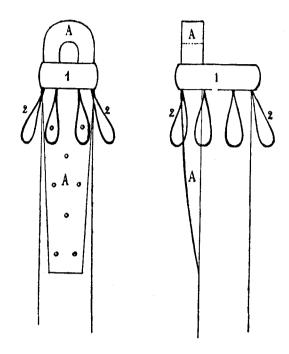


Fig. 5. — Schéma du sommet du mât (face et profil) avec le ğamür.

- A. ğamūr.
- 1. tarqīda; bardala.
- 2. rawāţi (sing. raţa) ou sebaḥ (sing. sepḥa).

[S] سلّم ج سلام, soit une série de taquets en bois, sellam سلّم ج سلام, soit une série de taquets en bois, sellam سلّم جالال , pl. salālem سلّم. Le mât est maintenu par divers cordages, étais et haubans. D'abord un étai d'avant, sāyeq ou sayyār en-nau عايق ، عيّار النّو; puis des haubans latéraux, tarf, pl. aṭrāf, ṭurāf [S] طرن ج اطران ج اطران ج اطران; enfin des étais d'arrière (2 ou 3), simples, meḥadda عيّار النّف, ou à palan, sayyār el-qafa, لعيّار النّفا.

Les haubans du mât de milieu sont spécialement appelés ɛayyār hanṣer, pl. ɛayayīr hanāṣer عيّار خنصر ج عيايير خناص; ceux d'un mât d'avant abaissable sont

⁽¹⁾ Cf. grec moderne ἀγκυρίs = taquet. — (2) Sallūm, pl. salalīm [S].

dits entīya التيّع. L'ensemble des haubans et des étais se nomme helya حليه. L'étai, ɛayyār (proprement : palan), est composé d'un filin, ǧarrār جَرّار, courant sur deux poulies; il sert à raidir la partie supérieure de l'étai, qaṣaba مسكك, constituée par un filin métallique, selk هسك.

Les haubans sont amarrés, à leur partie inférieure, à des anneaux, lamḍa, pl. lumaḍ النسمة المناه ا

Si l'on fait exception des barques ayant seulement un mât de milieu, les bateaux du Nil ont tous un beaupré, ğustumān, qui sert surtout de «bossoir» pour l'ancre de pleine eau; à sa partie supérieure un orifice pratiqué dans son épaisseur renferme une poulie, dāsa, sur laquelle glisse la chaîne de suspension de l'ancre. Le beaupré, appuyé à bâbord contre la guibre (šabūra), est calé à tribord par une pièce de bois, yotfa six, clouée sur le plat-bord du gaillard d'avant. Le pied du beaupré repose dans l'encoche d'un billot appelé mghadda se sur le plateur me me me present de la presen

E. — GRÉEMENT.

1. — ANTENNES.

Chaque mat porte une antenne, qārya, pl. qaryāt, ou qarya (2), pl. qarāya (5) دارية ج قاريات ، قريم ع قرايات ، قريم ع قاريات ، قريم ع قرايات ، قريم ع قرايات ، قريم ع

⁽¹⁾ Le turc a بواطع ، بيغوط avec le même sens; le mot français «bigot» semble appartenir à la même racine.

⁽³⁾ Cf. gree κεραία = antenne. On s'étonne de trouver dans le glossaire de la seconde édition d'Ibn Jubair (Gibb Memorial, vol. 5, p. 44) εξ. = mast; le pèlerin maghrébin dit pourtant

للشبة التي ترتبط (p. ٣٧, l. 7-8) الشُوع فيها وهي المعروفة عندهم بالقرية plus loin (p. ٣١٢, l. 11-12) ويقة الصاري (1-11 الرجج قرية الصاري (المحروف بالاردمون والقت نصفها في المحروف بالاردمون والقت نصفها في المحروف بها من الشواع .

⁽³⁾ Cf. Ms. copte 44, Bibl. nat. Paris, fol. 54 verso, NG2OYHT = נשקוט.

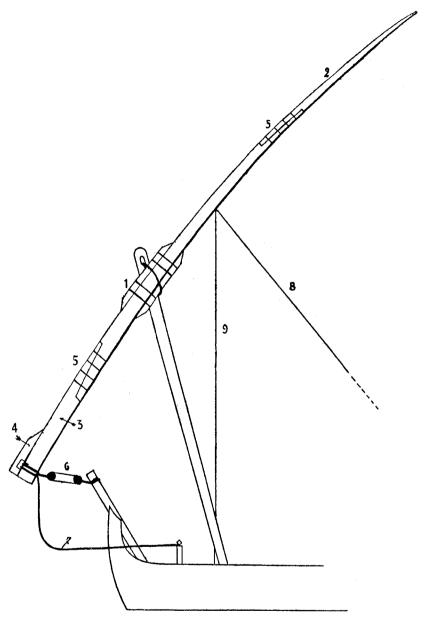


Fig. 6. — Schéma de l'antenne avec ses cordages.

- 1. taļbīqa.
- 4. baqf, dabba.
- 7. meqaddema.

- 2. qūdem.
- 5. šambar.
- 8. massin.

- 3. muqdem.
- 6. māṭa.
- 9. meltewi.

Bulletin, t. XX.

9

renforcée par des pièces adventices latérales, taṭbīq, pl. taṭabīq تطبيق تصابيق والماية. A sa partie supérieure elle porte une rallonge, qōḍen [B] قوض, qōḍem ou qūḍem قوض; à sa partie inférieure elle a également une rallonge dite muqdem à laquelle sont d'ordinaire fixés un contrepoids et une pièce de bois, baqf(1), ḍabba, qubqāb بقند، وتبقد منتبع منتبع والمناف وا

Quand la barque a un mât d'arrière, elle est d'ordinaire munie d'une vergue inférieure mobile «bout-dehors de poupe», baṭafōra (३) بطغورة, fixée à bâbord et qui se prolonge à l'arrière au delà de la poupe. Au lieu d'être accroché à l'extérieur, le baṭafōra est parfois posé sur le gaillard d'arrière; son pied s'engage alors dans l'orifice d'une planche, bayāta بيانع, clouée à cet effet sur la face arrière de la cloison du fougon, à bâbord. Quand la voile est carguée, le baṭafōra est relevé et appuyé le long du mât arrière.

Au tiers de sa longueur l'antenne est suspendue à un filin ou à une chaîne, wağad, šāil el-qary رجد، شايل القري, qui l'enserre en formant une boucle autour d'elle; cette boucle est fermée par une ligature de filin, azlīmi زليمي; à chacune des deux extrémités de la boucle sont fixées une drisse proprement dite, fāyah, pl. fawāyeh فايد عن والله وا

L'antenne porte les cordages suivants qui servent à la diriger de haut en bas ou de bâbord à tribord :

1° A sa partie inférieure, el-māṭa فررن ou furūn فررن, palan fixé au beaupré, et el-meqaddema مقدّمة, simple cordage qui va s'amarrer à l'intérieur de la barque.

⁽¹⁾ On dit couramment d'un individu balourd et stupide : هُوَ زِي البَتْف.

⁽²⁾ Du turc جنب čenber = cercle, anneau mé-

tallique, frette.

⁽³⁾ Méditerranéen; le turc connaît غريوة ماتا avec le sens de «bossoir».

2° A sa partie supérieure, mais non loin de son point de suspension, elmassin et el-meltewi مسّين ، ملتوي. Le massin sert à maintenir la partie supérieure de l'antenne vers l'arrière; le meltewi sert à l'apiquer.

Quand il s'agit d'une antenne de mât d'arrière, le cordage appelé māļa s'amarre au mât.

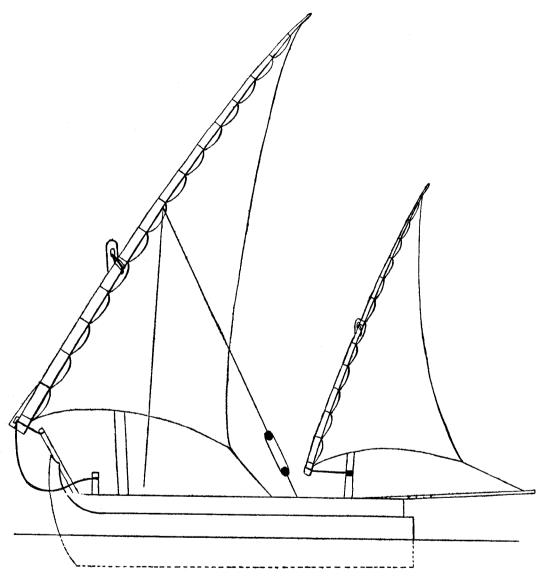


Fig. 7. - Silhouette d'une barque à deux mâts.

(Les étais et haubans, ainsi que le gouvernail, ont été supprimés; à l'arrière on remarque le baṭafōra.)

9.

2. — VOILURE.

La voile, qal_ξ , $qel_\xi^{(1)}$, pl. $qul\bar{u}_\xi$ قلوع, triangulaire, est composée de bandes "laizes", $h\bar{a}$ šya, pl. $haw\bar{a}$ ši جاش, de forte toile, $qum\bar{a}$ š ارموس, de forte toile, $qum\bar{a}$ š والعن te la ficelle y employée est appelée $dub\bar{a}$ ra الموس te la ficelle y employée est appelée $dub\bar{a}$ ra عرباره le morceau triangulaire de toile qui sert à former l'angle supérieur de la voile est dit $tarw\bar{s}$ sa ترویسة; le bord libre, sensiblement vertical, de la voile "guindant" est nommé barrani l- qel_ξ بران القلع L'angle supérieur de la voile est el- $m\bar{s}$ میس; l'angle inférieur fixé à l'antenne est el- $b\bar{e}$ š میس; l'angle inférieur libre est ez-zend زنگ

Le côté inférieur et le côté fixé à l'antenne sont renforcés par un ourlet contenant intérieurement une corde, dafin (tfin) دفين; le long de ces deux mêmes côtés, à l'extérieur, est fixée une forte corde «ralingue d'envergure, ralingue de bordure» appelée saqāla سقاله.

On nomme bardawil بردويل un lais supplémentaire de toile ajouté au côté de la voile fixé à l'antenne; il sert à envelopper la voile carguée pour la protéger des intempéries.

La voile est fixée à l'antenne, de place en place, par des cordes «rabans d'envergure», qablīs (2), pl. qabalīs قبليس تج قباليس, qui, attachées à la voile par une ligature, ḍarb غبرب, embrassant la ralingue d'envergure (saqāla), vont s'enrouler et se nouer sur l'antenne; la dernière de ces cordes à la partie inférieure est dite : qablīs el-hēš قبليس الخيش; à la partie supérieure de la voile, les qabalīs sont remplacés par un cordage unique «filière d'envergure», muwīni (lamwīni) الاومين, laumīn الاومين, laumīn بويني, qui fait un certain nombre de tours, passant alternativement par-dessus l'antenne et par-dessous la ralingue d'envergure.

A l'angle libre de la voile (zend) est fixé un anneau de corde, qordi قرضي, où vient se fixer l'écoute, $\check{s}ay\bar{u}l$ شاخول (anciennement appelée $r\check{a}\check{g}e^{(3)}$).

⁽²⁾ Il est intéressant de retrouver ce mot à Tétouan avec le même sens (cf. Joly, op. cit., p. 232 : kablis تبليس = filin attachant la voile à

f'antenne).

⁽³⁾ Cf. Kircher, Lingua..., p. 134: ПІТАС-ООЙТЕ ПІЛАВО = راجع القلع convenablement rendu par: nomina chordæ, qua dirigitur velum, italice Burina, seu l'orsa; IDEM, p. 134: ПІПОЗ — الراجع الطرى العبل.

Au même angle, sur la ralingue de bordure (saqāla), vient se fixer le «cargue-point» qandarīsa (t), qantarīsa, qaṭarēza (Assouan) قندريسة ، قطريزة.

Deux sortes de cordages servent à carguer la voile; d'abord, des cordelettes ou «rabans de ferlage», malassat attachées de place en place sur l'antenne, servent à maintenir la voile sommairement reployée; ensuite les malassat sont dénouées et la voile est carguée au plus près au moyen d'un cordage unique, sawil a, dont une extrémité est attachée à la pointe supérieure de l'antenne et dont l'autre descend sur le pont; le sawil est enroulé de telle saçon autour de la voile carguée qu'une simple traction exercée sur son extrémité insérieure décargue d'un seul coup toute la toile. Pour éviter que le sawil ne slotte au vent quand la voile est larguée, il est engagé dans des œillets de bois, tahzīna عنينه, suspendus de place en place le long de l'antenne et le long du mât.

Sur les barques provenant de la région de Damiette on remarque un dispositif différent de celui qui vient d'être détaillé. Les «rabans d'envergure» (qabalīs) de la partie de la voile enverguée au-dessus du mât peuvent coulisser le long de l'antenne; la voile est alors hissée ou abaissée au moyen d'un cordage spécial, karrūr, cui, fixé à la corne supérieure de la toile, va passer dans une poulie attachée à l'extrémité supérieure de l'antenne et redescend sur le pont; dans ce cas la voile est nommée šerās; elle se cargue tout entière le long de la partie de l'antenne située au-dessous du sommet du mât.

La voile d'avant est trenkīt ترنكيت; la voile d'arrière est mazzān ou yēz

Le mât d'avant porte parfois, fixée directement à son arbre, sans antenne, une petite voile triangulaire appelée yalkan (علكن ع الكي ع

«Carguer» les voiles se dit : lamm-ilemm ترد ; «larguer» est : farad-yefred فرد.

3. — CORDAGES ET POULIES.

Le cordage ordinaire est dit ḥabl, pl. ḥebāl באָל ; en chanvre il est appelé ḥabl tīl באָל ; une certaine variété provenant spécialement de

(1) Le turc a تاندليسة qandalisa = drisse, — (2) Du turc ياكن yelken = voile.

Damiette, est nommée $qels^{(1)}$ قلس; avec les fibres (lif) du palmier on fait le deblaq عبلاق et le salaba عبلاق.

Parmi les câbles citons le lebān (على), qui sert pour le halage dans les canaux; à son extrémité il se ramifie en petits cordages, helāwa (3), pl. halāwi علاوى , que les haleurs se passent autour du corps en guise de bricole. On nomme šebāna شيباني la corde au moyen de laquelle une petite barque à rames remorque un autre bateau; le sabarsīni (4) سبرسيني est le gros câble avec quoi l'on amarre les barques aux anneaux des ponts ou des écluses.

A bord, les petits cordages sont fixés à des taquets en forme de croissants, sasfūr, pl. saṣafūr عصنور ج عصافير, cloués par leur milieu à la partie basse du mât. Quant aux gros cordages ou aux câbles, ils sont amarrés à de forts billots de bois «bittes», šamɛa, pl. šamɛāt شمعة ج شمعات, fichés verticalement.

4. - ACCESSOIRES DIVERS.

- a) Rames. La rame, muqdāf, pl. maqadīf مقدان ج مقاديف, comprend une poignée, zend وند, puis un manche plus épais, alourdi par des renforts latéraux, taṭbīq, pl. taṭabīq تطبيق ج تطابيق; elle se termine par une pale, raššāša رمّاهه.
- (1) Cf. Kircher, Lingua..., p. 134 : اللمان عند BOWI = اللمان , traduit à tort par : certum navis genus; Idem, p. 270 : المان المركب = للمان المركب عند المان المركب = المان المركب عند المان المان المان المركب عند المان المركب عند المان المركب عند المان المركب عند المان الما
 - (2) Du grec κάλωs.
- (3) Kircher (Lingua..., p. 134), immédiatement après לעבוט, donne לוובעני, qu'il traduit par elinter nauticus [?]; nous proposons de lire שניני petit cordage fixé sur le
- lebān. Joly (op. cit., p. 231) donne khlaya באנא = amarre de poupe ou de travers.
- (4) Le turc connaît اسپارچينه isparčina avec des sens analogues.
- (5) Cf. grec ωερόνη = clavette, cheville (voir supra, p. 61, n. 2).
- (6) Cf. turc : پاستیقه poulie coupée; francais : passe-tèque,

La rame prend son appui sur une cheville de bois verticale «tolet», ahrīten (۱), yarz خريطي، qui pénètre dans une pièce de bois plate «toletière»,
ğālya, rakūb جاليه، داكوب, trouée à cet effet et clouée sur le plat-bord.

Le tolet métallique fourchu, d'importation étrangère, est dit eškārma (2) اشكارمة.

La rame est liée au tolet par un anneau de corde «erseau» heyāṣa, pl. hawāyeṣ حوايص; pour qu'elle ne puisse glisser dedans elle est munie, au-dessous des renforts, d'une pièce de bois, baqf بقن, portant une encoche ou un orifice dans quoi s'engage l'erseau; ceci pour les petites embarcations, qāreb et fulūka.

Sur les grandes barques la rame est d'ordinaire posée dans le cintre d'une perche disposée horizontalement, maddāda محّادة, qui s'appuie d'une part sur la partie relevée de la proue et de l'autre sur un piquet vertical, waqqāfa.

- b) Gaffes. La gaffe, $medra^{(3)}$, pl. madari مدری \overline{z} مداری, est garnie à sa partie inférieure d'une armature métallique en forme de manchon appelée $k\bar{u}z$ إن quand elle se termine en cône, et gezz quand elle s'effile en une sorte de doigt pointu. La perche graduée (4) qui sert à reconnaître la profondeur des fonds est dite : medret el-qazd ou $galm\bar{u}$ ša (5) مدرة القعد a قارشه.
- c) Ancres. Pour immobiliser la barque on emploie soit un «grappin» à quatre branches verticillées, soit une «ancre» à deux bras; tous deux sont métalliques. Le grand grappin pour la pleine eau est dit mersa (6), pl. marāsi
- (1) Cf. Kircher, Lingua..., p. 134 : חוש-Moy = [pour الاخريطين الوتر (?الوده, traduit par : scalmus, quo movelur remus.
- (2) Cf. grec σκαλμός, σκαρμός (Du Cange) = tolet; d'où le turc: וسقارموز isqarmoz. A Tétouan, tolet se dit chkarem (Joly, op. cit., p. 231).
- (3) Cf. Kircher, Lingua..., p. 133: חודאף (mal traduit par: antenna). Nous n'avons pas retrouvé אָנוֹבָּהָן.
- (4) Kircher (Lingua..., p. 134) donne חו-BONIC = البوليس traduit par : bolis, instrumentum ad explorandam profunditatem aquae; dans le Ms. 44 (fol. 54 recto, col. droite) TBOYNIC,
- mes arabes, qui se rapportent à des sondes à boule de plomb (cf. grec anc. βολίε), ne sont plus connus aujourd'hui; la sonde, peu employée, est dite esqandil استندید (cf. turc استندید) isqandil; grec mod. σκαντήλι, σκανδήλι, σκανδάλιον).
- (5) A rapprocher du grec πάλαμος, παλαμίς, παλαμιά = canne, roseau.
- (6) Cf. Kircher, Lingua..., p. 133: חואץ-אא = المرسا: Ms. 44, fol. 54 recto, col. droite: مالاله المرسا: Le mot copte, donné ici sous deux graphies différentes, existe en arabe sous la forme مُرْجَلُ que le Qāmūs explique par: أنجر السفينة; c'est là également le

مرسة ج مراسي; celui qui, plus petit, sert à amarrer à terre est appelé : helb (1), pl. ahlāb مرسة; l'ancre est muhṭāf خطاف. On utilise également un léger grappin à un seul bras (en fer ou en bois), mambal (2), pl. manābel منبل ج منابل, qu'un nageur peut facilement aller frapper à terre (3).

L'ancre ou grappin comprend une tige «verge», qaṣaba قصبة, portant à sa partie supérieure un anneau mobile «organeau», halaqa خلقة; de la base partent les bras, qarn, pl. qurūn قرن ج قرون, terminés par des pales triangulaires «pattes», mahāra عادة.

A l'organeau, par l'intermédiaire d'un anneau à verrou, qefl, muftāh عفل , est fixée la chaîne d'amarre ğanzīr (4), zanğīr [B], šaɛr منتاح, est fixée la chaîne d'amarre ğanzīr (4), zanğīr [B], šaɛr منتاح. Quand l'ancre n'est pas mouillée, elle est suspendue au beaupré par une chaîne, barāiṣ (6) برايص (fixée par un nœud taqrīna برايص au point de rencontre des bras) qui passe dans le réa (dāsa) du beaupré et vient s'amarrer au pied du mât d'avant.

sens des formes coptes. Cependant Kircher (Lingua..., р. 127) а пілсоєрішн = الهرجل qu'il traduit par : aratrum; or, à la ligne immédiatement supérieure, on trouve підстиріон = النورج; les deux mots gréco-coptes semblent bien n'être que les deux graphies d'un même terme et seraient ainsi à rattacher tous deux à النورج; quant à الهوجل, il serait à considérer comme le synonyme du mot arabe qui le suit, et serait en ce cas glosé comme lui par le copte + www suffisamment traduit par : vannus, instrumentum ad ventilandum frumenta. Le mot المرة était déjà connu dans le sens de «fourche pour secouer la paille lors du dépiquage»; quant à الهرجل, il est encore vivant chez les Arabes sédentaires des environs de Gīza où, sous la forme el-hōd'al, il désigne un "râteau de fer qui sert, pendant le dépiquage, à attirer la paille hors de l'aire». Le passage de Kircher, Lingua..., p. 127 (début), serait donc à rétablir ainsi:

ments du pêcheur): †בארוחו = ולשליש (mal traduit par esca); le mot est sans doute pris ici dans le sens de : harpon. Kircher (Lingua..., p. 127) a encore الهلب qui, avec المنشار الخطّاك comme synonymes, correspond au grécocopte וודפּדרפּבארף ג', suffisamment évocateur; Kircher traduit: instrumentum quo aliquid eruitur.

- (2) Dozy (Suppl.) a منبل [andalou] avec le sens d'«épieu pour la chasse», et le rattache à l'espagnol venable, bas latin venabulum; cependant l'existence dans la langue ancienne de كَنْكُ "flèche» permet de le considérer comme d'origine arabe.
- (3) Divers lexiques (Вепскен, Навесне) donnent yale yāter «ancre». Ce terme, inconnu sur le Nil, doit être syrien, car on le trouve apud Навгоисн, Drogman arabe (2° éd., p. 289); il est vraisemblablement à expliquer par le verbe turc yat-maq «stationner, jeter l'ancre (navire)».
 - (4) Du persan زخير zengîr.
- (6) Terme vieilli qui désignait une corde de lif ou d'alfa.
- بروسي ، بروسي qui, dans la mer Rouge, s'applique à l'ancre (cf. Stace, s. v. Anchor; J. asiat., 1841', p. 588)?

On désigne sous le nom d'esteqbāl استقبال l'amarre (corde ou chaîne) d'une barque ancrée au milieu du fleuve.

d) Varia. — Sur les très grandes barques il y a parfois un treuil horizontal en fer, wenš (1), pl. wunaš, unūš [L] ونش ج وناش ، qui sert à abaisser le mât, mais c'est là une innovation.

Pour tirer les barques sur le rivage, afin de les calfater ou de les radouber, on utilise un cabestan de bois, sāqya ساقية, dont l'arbre vertical est appelé qalb على et les leviers sahm, pl. ushum سهم; le cabestan métallique est dit eryāṭ, veryāṭ, yeryāṭ, yeryāṭ.

Le long du bordé, à l'extérieur, sont suspendus de gros anneaux de cordage tortillé en rond «colliers de défense», farmila فرميله, qui servent à amortir les chocs; un gros câble cloué dans le même but le long du plat-bord de la proue est dit temsāh شمار (2).

La planche d'embarquement, qui sert à passer de la terre ferme sur la barque, est dite saqāla, seqāla (عوقاله م سقاله م سقاله

Quand la barque est amarrée, de fortes perches, qanṭarūz (4), qanṭarūs, qui s'appuient d'une part sur la terre ferme et d'autre part sur le bordé, servent à l'écarter du rivage pour éviter un échouement ou des heurts dangereux.

Pour amarrer temporairement la barque à terre on emploie de simples piquets, watad, pl. <u>au</u>tād وتى ج اوتاد, que les bateliers enfoncent à l'aide d'une masse en bois bārya (5) باريع.

Lorsque la barque est à mât d'avant abaissable à volonté, elle dispose pour cela, sur le gaillard d'avant, d'une chèvre ou «bigue » maqaṣṣ (6) مقص, formée

⁽¹⁾ De l'anglais winch; le turc a emprunté le mot sous la forme وبني vinč.

⁽¹⁾ Il est à noter que de nombreuses dahabiyas portent actuellement à la partie correspondante de leur proue une pièce de bois sculptée représentant un crocodile; d'autre part, Maqrīzi (Hitat, éd. Wiet, I, p. 145) mentionne l'emploi des peaux de crocodiles dans la construction des bateaux de l'Égypte pharaonique.

⁽³⁾ Du gree σκάλα «échelle»; cf. Kircher, Bulletin, t. XX.

Lingua..., p. 134 : + د الاستالة = د Lingua...

⁽⁴⁾ Maspero (Recueil de travaux..., nouvelle série, t. XIII (1907), p. 107) traduit à tort kantarouz είμας par «piquet pour amarrer les barques». Le mot est à rapprocher du grec méd. et mod. κοντάριον «perche, lance».

⁽⁵⁾ Du grec moderne βαρειά = masse, massue.

⁽⁶⁾ Almkvist (Kleine Beiträge, p. 270, n. 3) donne, pour la Haute-Égypte, la valeur de «chèvre de déchargement établie sur la rive».

de deux poutres affourchées par leurs sommets; celle-ci est soutenue par un étai, mahadda عيّار الله والمنطع, et porte un palan, sayyār el-gadas ويتع ou wīta عيّار الله والمنطع, amarré au mât. Pour faciliter l'extraction du mât de son emplanture, le tenon du pied (hāṣy) est muni d'un filin métallique, haššāš مشّاش, dont une extrémité vient aboutir sur le pont.

Quand la barque est chargée d'une forte cargaison de céréales qui envahit jusqu'au tillac d'avant, une murette quadrangulaire de pisé, sardīna سردينه, entoure et protège la trappe de la soute d'avant.

La bouée, peu employée, est dite šamandūra (1) شهندوره.

Selon le goût de son propriétaire la barque est diversement décorée; en général cependant l'extrémité supérieure du beaupré et celle de la grande antenne sont toujours ornées d'une touffe de laine (farwet ṣūf فروة صوف) appe-lée kambūš, yotfa ou šūša (2) كليول, à la base de laquelle flottent parfois des pompons dalāil دلايل. La proue est d'ordinaire peinte à damiers, noirs et blancs ou rouges et blancs; on n'y voit plus de représentations humaines rappelant le عروس المركب de Kircher (3), mais en revanche on y trouve souvent, au-dessous de la guibre, une guirlande de passementerie ou un chapelet d'oranges, de coloquintes ou d'oignons.

A la pointe de l'antenne flotte ordinairement un petit drapeau, bēraq, pl. bawāreq بيرق تج بوارق; d'autres fois la corne supérieure de la voile s'allonge en une sorte de pavillon, sahhār, yorāba صقار ، غرابع, qui sert à indiquer la direction du vent.

Au milieu de la cale $(k\bar{o}ra)$ se dresse parfois une perche, $\gamma ezz\bar{a}wi$ غرّاوي, à laquelle est suspendu un sac, š $uw\bar{a}l^{(4)}$ شوال, contenant la provision de pain de

⁽¹⁾ Le ture a šamandra, šamandura, du grec méd. σημαντήρ «signe, marque, signal»; le mot a été réemprunté au ture par la technologie nautique grecque sous les formes σημαντούρα, σαμαντοῦρα, σαμαδοῦρα.

وامّا قبولهم : Cf. ḤARĀĞI, Šifā, sub verbo . لذوابة أعلى الرأس شوشة فعامي مبتذل

⁽³⁾ Cf. Lingua..., p. 134: ΠΙΚΟΥΡΟΣ = (μόρη) est d'ailleurs passé à une certaine époque dans le dialecte arabe d'Égypte avec le sens évolué de «prostituée»; cf. Dozy, Suppl., s.v. Σες ε.

⁽⁴⁾ Du turc جرال čuval, que le grec moderne a également emprunté sous la forme τζουδάλι.

l'équipage, petits biscuits de maïs, handawīl عندويل [B], ou tranches de pain séchées au soleil, habza خبرة.

F. - ÉQUIPAGE.

La barque est commandée par un patron, rāis رئيس, rayyeṣ, pl. ruyaṣa رئيس ج ريصا, qui en est d'ordinaire le propriétaire; il est assisté de un, deux ou trois mariniers marākbi (marāgbi), pl. marakbīya, baḥḥāri, pl. baḥḥāra مراكبي les bateliers des très grosses barques s'intitulent parfois «marins» nūti, pl. nawatīya طبّاخ ، خنّان Un mousse, ṭabbāḥ, ḥannān طبّاخ ، خنّان complète l'équipage. On nomme le timonier daffāf مستعل ou mestaɛmel مستعل.

Le passeur qui conduit un bac est appelé masaddāwi معدّاوي (2).

Les bateliers, interpellant ironiquement un pêcheur, le nomment abū salāma أبو سلامة.

G. — TYPES D'EMBARCATIONS.

Le terme générique qui sert à désigner les barques est markeb (3), pl. marākeb مركب تج مراكب; d'ordinaire cependant, ce nom s'applique plus spécialement aux grandes barques de commerce à deux ou trois mâts, la barque de commerce moyenne, à un ou deux mâts, étant dite qayyāsa, pl. qawawīs قياسة ; elle charge de 100 à 200 ardebs.

Les plus grandes barques (4) ont de 20 à 22 mètres de long et chargent

- (1) Pluriel secondaire formé sur زَوَاتِيّ اللَّاحِون في الحرب الراحد نُـوتيّ (1); le pluriel en قيّ est dans Maorīzi, éd. Būlāq, I, p. 469 bas, dans Ibšīhi, al-Mustaṭraf, II, p. 43.
- (2) Cf. le proverbe cité par Țanțāwy, Traité..., p. 117: التعداوي القديم مرحوم «on loue tou-jours l'ancien batelier».
- (3) Cf. Ḥafāšī, Šifā, s.v. مركب. Markeb est encore du genre féminin.
- (4) La batellerie égyptienne semble connaître depuis longtemps des barques d'assez fort tonnage; Maqrīzi (éd. Wiet, I, p. 73) rapporte la

légende selon laquelle Miṣrāim serait le premier qui ait construit des barques sur le Nil, dont une ayant 300 coudées de long sur 100 de large; le même auteur (éd. Būlāq, II, p. 167) note, pour une époque historique, l'emploi de barques chargeant 1000 ardebs de céréales; il cite également (éd. Wiet, I, p. 106) des barques du Nil pouvant porter chacune les charges de 500 chameaux. [Actuellement 1000 ardebs de blé pèsent environ 135 tonnes; la charge de chameau (heml) est comptée à 200 ocques = un quart de tonne, soit, pour 500 chameaux, 125 tonnes.]

10.

de 100 à 120 tonneaux, turnāta (1) طرفاطة; les barques moyennes ont de 12 à 14 mètres et portent de 50 à 70 tonneaux.

Le bachot ou chaloupe, à rames, destiné au service d'une embarcation plus considérable, est appelé qāreb (2), pl. qawāreb قارب تج قوارب. Les barques, de pêche ou de plaisance, qui ont à la fois une voile et une paire de rames, sont dites fulūka, pl. falāik فلوكه تج فلايك; les plus petites sont nommées zehēri [B], pl. zehariyāt زهيري تج زهيريّات.

Le bac, pour passer d'une rive à l'autre, est maçaddīya (3), pl. maçādi معدّية

Parmi les barques de commerce on distingue entre autres types les marā-keb er-rašāida مراكب الرشايدة, qui viennent de Rosette, les marākeb eṭ-ṭarawīya qui transportent les pierres extraites des carrières de Ṭora, et les marākeb el-maṣāš (4) مراكب المعاش, petites embarcations qui transportent les fruits et les légumes.

On appelle meraḥḥala مرحّله une barque à très grande voilure comme c'est le cas de celles qui transportent les moellons (dabš دبش).

La germe, ğarm (5) جرم, dont la mention revient si fréquemment dans les relations de voyageurs, n'est plus aujourd'hui un bateau d'un type particulier; elle nous a été définie : toute barque de secours dans laquelle on décharge la cargaison d'un bâtiment échoué que l'on veut remettre à flot; c'est déjà ce qu'en dit Vansleb (apud Dozy, Suppl., s.v. جريم); en français «allège».

Parmi les embarcations de type moderne notons le remorqueur raffāṣ وقاص, le chaland ou péniche ṣanḍal صنحل et la drague karrāka كرّاكة.

On utilise sur le Nil différents types de radeaux : le kalak (6) هند, de madriers, le rūmes (7) رومس (ramūs راموس) (S]), constitué par de grandes cruches

⁽¹⁾ Cf. italien : tonnellata; les documents officiels égyptiens emploient la forme تونلاطه tona-lāta.

⁽²⁾ Cf. le grec moderne κάραδος. On appelle encore qāreb les toutes petites barques de commerce chargeant de 50 à 80 ardebs.

⁽³⁾ Cf. ḤAFĀĞI, Šifā, s. v. معادي.

⁽⁴⁾ Cf. Dozv, Supplement, s.v. معاش; c'est le mâche de la Description de l'Égypte, t. XI, p. 242.

⁽هُ) Cf. Tāğ: بلجرم زورق يمني جَ جروم وهي النقيرة: الجرم زورق يمني بيا: le Qāmūs a seulement: بلجرم زورق يمني:

⁽e) Le turc a kelek کلک "radeau d'outres gon-flées".

⁽⁷⁾ Peut-être faut-il lire رومس apud Kircher, Lingua..., p. 134, où le copte וلطنى الدومس est glosé par الطنى الدومس; l'éditeur traduit par arundinum fasciculus. Burckhardt, Nubia, p. 47, 314, a رموس bac» et Berggren donne رموس ramūs, s. v. Radeau.

(balălīṣ) reliées entre elles par des branches de palmier (ğerīd) passées dans leurs anses; le rūmes est tout temporaire et sert seulement aux potiers de Qena pour faire descendre le Nil à leurs produits; on nomme maramma مرقة un radeau improvisé utilisé pour traverser un canal ou gagner un point isolé par l'inondation; il sert aussi aux calfats travaillant à réparer une barque à flot.

Les bateliers du Nil connaissent, la plupart de nom seulement, les variétés suivantes de navires : yalyūn (أ) غليون, en général tout grand navire monté par des chrétiens ravisseurs de musulmans; dans les chants populaires il joue un rôle analogue à celui des galères dans nos chansons romantiques; šekīf (2), navire à voile; naqīra (3) تقيرة, trois-mâts; maṣūna (4) ماعونة, mahonne n, grosse barque de cabotage sur la côte du Delta, dans le port d'Alexandrie et dans le canal Maḥmudīya.

Comme bateaux de plaisance citons le canot à rames, qāyeq, pl. qawāyeq, pl. qawāyeq, le canot à voile boṭṭ (5), pl. buṭūṭ بقل , la cange, qanǧa (6) عنجه, et la dahabīya.

Cette dernière est l'héritière directe des barques de plaisance des anciens Égyptiens; Vollers (ZDMG, t. 50, p. 655) va même jusqu'à rapprocher le nom arabe actuel d'un mot égyptien ancien atpa (itpi) « barque sacrée »; l'étymologie populaire qui explique ce nom par la dorée semble cependant être la seule exacte.

Dès le xine siècle en effet le médecin ¿Abd al-lațif admire sur le Nil les barques dorées des grands (trad. de Sacy, p. 300); sa description coïncide dans tous les détails avec celle que Maqrīzi (*Hițaț*, I, chapitre de l'ouverture du

- (1) Italien : galione; grec méd. (Du Cange) et mod. : γαλιώνι.
- (3) Grec : σκάφος; grec méd. (Du Cange): σκήνος; copte : † κκλφη (Kircher, p. 133), τεςκλφη (Ms. 44, fol. 54, verso, col. gauche), glosé par السنبوق، القارب، الورق. Le terme arabe est cité dans le passage de la chanson cairote que nous donnons aux Addenda. Le mot est connu également au Maghreb avec un succédané منف šqåf (cf. Beaussier, Dict., s. v. شکیف et شنف).
- (النقيرة سفينة صغيرة وهي البرم: Gf. Tāğ: النقيرة سفينة صغيرة وهي البرم: Kircher (Lingua..., p. 133)

- sic]; comme on voit par ailleurs que le copte TAIBI correspond à l'arabe عابوت «arche» et que le passage indiqué figure dans une énumération de types d'embarcations, nous proposons de lire النقية.
- (4) Manque à Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes, bien que cité dans la Description de l'Égypte, t. XI, p. 242.
 - (5) De l'anglais boat.
- (6) Du turc : تاجه باش qanğa baš = sorte de barque à proue recourbée vers l'arrière; c'est actuellement une petite dahabiya à poupe très surélevée.

Halīğ) nous fournit des barques du calife (p. 476) : «Le calife monte dans l'usari (sorte de grande barque) puis entre seul dans la cabine dorée... ». «La cabine destinée à l'usari du souverain est une chambre (ronde-mobile) enrichie d'ivoire et d'ébène; chacune de ses parties a 3 coudées de large et est longue de la hauteur d'un homme debout; cela fait une cabine de 24 coudées de tour qui est surmontée d'un dôme de bois solidement construit; cabine et dôme sont revêtus de feuilles d'argent et d'or; le directeur du service des barques royales prend livraison de cette cabine et l'installe sur l'ušāri réservé au calife... Il y a devant la porte de la cabine un auvent [رواق] reposant de chaque côté sur des colonnettes fuselées [عرانيس], verticales, faites au tour dans le bois le plus léger; elles sont peintes et dorées; de part et d'autre elles sont recouvertes de tentures fabriquées spécialement pour elles et à leurs dimensions n; (p. 478, fin) a chaque cabine est couverte de tentures multicolores de Dēbaq, au sommet des mâts sont des croissants et, à la proue, des colliers de verroterie »; (p. 479) «il les décora (les barques) de ceintures [مناطق], de boules [رؤس منجوقات], de croissants, de pièces de clinquant [صغريات] ». Page 478 fin, Magrīzi dit précisément : «les grands bateaux (عشارى) royaux sont au nombre de six : le doré [الذهبي], l'argenté, le rouge, le jaune, l'azuré et le sicilien »; et un peu avant : «les petits 'ušāri, qu'on appelle samāriyyāt [texte : السماويات], font à la barque dorée [العشاري الذهبي] comme un entourage de courtisans ».

Vollers (ZDMG, t. 50, p. 655, n. 2) dit avoir trouvé خميية dans le Diwan de Bahā ud-Dīn Zuhair († 1258) mais ne donne pas la référence; ce terme se rencontre ensuite apud Al-Qalqašandi, Ṣubḥ ul-Aṣša, t. IV, p. 48, l. 3: حرّافة السلطان العظمى المعروفة بالذهبيّة.

'Ali Pāša Mubārak [Hiṭaṭ Ġadīda (Būlāq, 1306), t. XVIII, p. 33] décrivant la cérémonie de l'ouverture du Ḥaliǧ d'après le Kitāb Qaṭf el-Azhār min el-Ḥiṭaṭ wal-Aθār, composé en 1034 Hég. par le šaiḥ Abū s-surūr el-Bakri eṣ-Ṣiddīqi, dit : «C'est là que le sultan descend; on lui a préparé la ḥarrāqa et la dahabiyya. La ḥarrāqa est la barque que l'on nomme encore la 'aqaba (1); elle est particulière au Sultan, décorée, splendidement ornée d'or.»

⁽۱) Dozv, Suppl., s. v. عَنْهُ, en donne une bonne description selon le voyageur Stochove [xvn° siècle].

Quant à la 'aqaba elle-même, elle nous est ainsi décrite par Al-Gabarti (éd. Būlāq, III, 270): «La barque appelée 'aqaba est réservée à l'usage du Pacha; elle est constituée par une barque de commerce que l'on prend de force à ses propriétaires; on la peint et on la décore de différentes façons puis on y installe une cabine (مقعد) de bois travaillé, dont les fenêtres sont munies de grillages en bois tourné; au-dessus on dispose des banderoles multicolores et des houppes ornementées; la cabine est recouverte de feuilles de cuivre jaune et embellie d'illuminations et de tentures.»

De ces citations il ressort que pendant toute la période musulmane les souverains d'Égypte ont entretenu sur le Nil des barques de plaisance pour eux et leur cour, continuant ainsi la tradition pharaonique; mais si le type même de l'embarcation semble bien s'être conservé en gros, nous continuerons jusqu'à nouvel ordre à en considérer l'appellation comme purement arabe.

H. - VENTS.

baḥnaset er-rīḥ جنسة الربح : calme plat, bonace.

balans بنص : bonace; on exprime encore la notion de « calme plat » en disant el-bahra-mbayyed البحر مبيّض.

[rīh] tegīl ج تقيل: vent violent et dangereux.

harīf خريف : vent soufflant, soit entre l'hiver et l'été, soit entre la période de la crue du Nil et l'hiver.

zaębūba زعبوبه: tempête, tourmente.

šabbūra شبّورة: brume, brouillard.

šard شرد : vent chaud chargé de sable, samūm.

šarqi, šarqīya شرق ، شرق : violent vent d'Est.

šaṣta شعته: tempête.

 $\check{s}\bar{o}b$ شوب: vent chaud.

tarš طرش : coup de vent chaud.

teyāb, teyāba, [rīḥ] tayyeb طيابه ، ربج طيّب : bon vent du Nord permettant de remonter le Nil.

yallīni (١) غلّينى : calme plat, bonace.

(1) Du grec γαλήνη.

furtūna فرتونغ : tempête (surtout sur mer).

talqīḥa (١) تلقيحة : ouragan, tempête.

merīsi (2) مريسي : vent du Sud.

maṣri [S] مصرى : vent du Nord.

maltam (3) ملتم: bon vent sans direction déterminée.

nafḍa نغضم : bourrasque, tempête.

nauw نوّ : vent du Sud.

habūb [S] هبوب : vent violent.

[rīḥ] wāsaş ريخ واسع : bon vent arrière.

I. - NOMENCLATURE HYDROGRAPHIQUE.

يالين (ابليد اimon très fin déposé par le Nil.

remous produit par une berge effondrée dans le fleuve.

berka, pl. berak برکہ ج برك : partie large du lit du fleuve.

barrāma [L] برّامه : tourbillon.

balamf, blemf, blemfa بناف : vase, argile.

banc de vase sous l'eau. باجه ج بواجي : banc de vase sous l'eau.

tayyār تيّار : courant.

ğarf جرت : berge.

jazīra جزيرة : en général, tout terrain cultivé situé sur le bord du fleuve. juwwāni جوّاني : partie du fleuve située au sud de l'isthme rattachant une jazīra au rivage.

hadab, pl. hudabāt حدب تج حدبات : saillie du rivage à l'intérieur d'une courbe du fleuve.

harîf حريف : banc de sable.

- (1) Maqrīzi (Hiṭaṭ, édition Būlāq, I, p. 270, l. 28) cite الريّاح اللّوالغ comme soufflant le 27 Hātūr.
- (2) Depuis longtemps expliqué par le copte MAPHC «ce qui est au midi».
- (3) Maorīzi, Ḥiṭaṭ (éd. Wiet, I, p. 256, l. 9), que l'éditeur ponctue به المائين; l'édition de Būlāq (I, p. 59, l. 30) المنتى . Ḥafāǧi (Šifā, s. v. ماند) dit que le mot est muwallad et donne

les variantes ملتى et ملتى. Le Tay a simplement : ملتى, mais ne donne pas باللتى بالنوى, mais ne donne pas ملتى à ملتى. Le turc osmanli connaît ملتر meltem avec les sens de «vent de mousson; brise du large (dans le Bosphore); vent de terre soufflant chaque jour d'une direction différente».

(4) Du grec σηλός? — Cf. le nom de la ville de Péluse, Πηλούσιον, que les Arabes ont traduit par الطبية «boue, argile».

hūri حوري : cf. ğuwwāni.

duwāma دوامع: tourbillon.

arḍ zarqa أرض زرقاء : cf. balamf.

maznaq مزنق : partie resserrée du lit du fleuve.

sedr سخر : pointe Sud d'une île.

selsūl سلسول : pointe Nord d'une île.

senn ; : cf. selsūl.

sayyāla سيّاد : petit bras du fleuve.

šarm شرم: passe.

šabęān شبعان : eau profonde.

šēma د contre-courant, remous.

šīmya, pl. šayāmi شيئيه ج شيامي : contre-courant qui se produit en aval d'un promontoire; sillage d'une barque.

mendamm منضم : endroit où l'eau profonde permet à la barque d'accoster le rivage.

ențebāb نطباب: sinuosité, méandre entre des bancs de sable.

tamy طمى : vase, limon mêlé de sable fin.

بقالي : endroit où il y a peu d'eau; wešš el-قالي : bas-fond.

yurza غرزه: coude du fleuve.

farš فرش : rivage arrivant en pente douce au niveau de l'eau.

fawwāra [L] فوّاره : remous, tourbillon.

qalsīya [L] قلعيّع : banc de sable.

qalāwi قلاوى : banc de sable sous l'eau.

 $qar{e}f\left[ext{S}
ight]$ قيف : berge à pic.

qeyām قيام : longue partie du lit du fleuve en droite ligne, dirigée de l'est à l'ouest.

loṭṭēša لطّيشة : petite vague.

layāna ليانغ : eau calme.

merīs (۱) مريس : cf. ģuwwāni.

mālaḥ, el-mālaḥ إلى : la mer.

naqrafōs نقرفوس : petit coude du fleuve.

(1) Cf. le copte MAPHC «ce qui est au sud».

Bulletin, t. XX.

1 1

J. — ADDENDA.

1º - LE CHAPITRE NAUTIQUE DU MUSTAȚRAF.

Nous donnons ici le texte (1) de l'édition de Būlāq, 1292 (t. II, p. 2004), et nous reprenons la traduction de Rat (Paris-Toulon, 1912, t. II, p. 666, section IX: Des expressions originales des mariniers) (2).

(الغصل التاسع في نوادر النّواتيّة) حكى أنّ بعض النواتيّة تولّى أحد الكراسي السلطانيّة لمّا ساعدة الزمان فبينما هو جالس في دارة اذ سمع صوتا وراء الباب فقال لزوجته: افي السمع غاغة في البرّ، حلّي قلوعي واعلي اسغيرتي على جاموري وقدّمي اليّ اسْقالة الرّجْل وقيّمينى بِحِدْرة البرّ، حلّي قلوعي واعلي اسغيرتي على مصطبّعة وقد علت مرتبتة واصطفّت المقدّمون بين يدية ووقفت الحبّرُوتيّة حوالية واذا بشيخ قد أقبل وثيابة مقطّعة وقامتة في حلقه والدّم بازل من أنفة وهو يصبح بصوت عال : أنا بالله وبالوالي . فقال له : تعال يا شيخ . مالى أرى أرطمونك في حلقك وشابورتك مكسورة وانت بترزّلع ماء متغيّر وتقيم الهليلا في الساحل ، دخل عليك شرّد غيربي والا وشابورتك مكسورة وانت بترزّلع ماء متغيّر وتقيم الهليلا في الساحل ، دخل عليك شرّد غيربي والا حيبُوا غَرِيمُو ، بَخْرُسُوا عِدِّتُه وقَشِّطُوا ظَهْرُه وجُرّوه على مُقْدِمُه . فامتثلوا كلام الامير وجاؤا بالغريم فلما مثل بين يديه قال له : وَيُلكُ ، هُوَّ أَنْتَ بَعْنُوسْ بِسَغَر ٱلْبَحْر ، أَنْتَ الذي قطعْت بالغريم فلما مثل بين يديه قال له : وَيُلكُ ، هُوَّ أَنْتَ بَعْنُوسْ بِسَغَر ٱلْبَحْر ، أَنْتَ الذي قطعْت القِلْس وحُرجْت في الشّعَت حتى لقيْت هذا الرجل ، نطقت مخطمته وكسّرت استقالته ، لو انصلح كنت علتك في بِدُرُاوَة وعلّقتك في الصّارى . فلما سمع الرجل كلام الوالي علم انه من أولاد المعيشة وأنا عايم في فقال له بههُتَرَة النّواتيّة : واللّه با خَونْد هُوَّ كَارُزْني في مَعاشي إخّصُطَنْ على الوَحْسة وأنا عايم في اللهل الا وشَرْد جاني من الشرق كابِس هرّ أطرافي وكسر شابورتي وقطع لِباني وها هو جمد الله الله الله الله وشرّد جاني من الشرق كابِس هرّ أطرافي وكسر شابورتي وقطع لِباني وها هو جمد الله

⁽¹⁾ Nous vocalisons les termes vulgaires selon la prononciation actuelle.

⁽²⁾ Le traducteur, bien excusable d'ailleurs, reconnaît (p. 668, n. 1) que «le texte arabe de cette section fourmille d'expressions insolites et inusitées; c'est un jargon de mariniers auquel, même en ma qualité d'ancien marin, je n'ai pas compris grand'chose».

على بر السلامة وان كان انصلح فيه شيء فأنا بمرسوم الامير أجيب له التُلفاط أسد فَتْحه وأعيد له وَسُقة واخليه يروح في طريقة . فقال له الوالى : أنت بتقدّن في وجهى وتطرح مقاديفك حتى تعبر على الحجر ، يا رِجّالة الصارى سلسلوا أطرافة وعرّوا مقاديفة وبلّوا شيئينة اللّبان وانزلوا عليه وأسقوا الحكنيين والظهر حتى تلعب الميّة على بُطونْسِتُه ، هَيّا قوامَكْ ، خلّوا جنب بُرّا وجنب جُوّا قِدّام الحجن وراء الصّارى . فأكل علقّة من كعبه الى أذنه فقالت النواتيّة : يا خَوْنُد اهُوّ خَنْفست عليه الطّبية البحريّة . قال : مِدْراتَيْن وقيّتُموة . فلما أقاموة باس يك الامير وقال : يا خَونْد سألتك بهُبوب الرياح وطيب النسم ، الرّبّ لا يبليك بجرّ اللبان في الحكافي وأنت حانى في الصّيافي ويكفيك شرّ الأربعينيّات . قال فرق عليه قلب الأمير وقال الا : وحق من ضرب القِلْع باللّبان الحكفا عند بَخْنَسِة الرّبج وفروغ الزّاد بعيد من البلاد وعياط الرّكاب عند قيام الموجة وبعثد البرّى أيّا النيل لو لا شفاعة الركاب لكنت أهد اشقالتك واقعد في زوايدك حتى أخلى ظهرك جيفة . فقال له : والله يا خَونْد ما بقي جنبي يحمل هذا الوسّق العظم ولكن ان عدت اعبر لهذا الوجه الخسف من أضّلاعي لوح وغرّفني بالقايم . فقال له الامير: احد الله على السلامة واخرج في دي الطيابة . وكتب له مرسوم وعلم عليه علامة الريّاس البحريّة للنواتية : الله لك . الله لي . يا علات على أبوس

TRADUCTION.

On raconte qu'un certain batelier, ayant été favorisé par la fortune, devint gouverneur de l'une des villes capitales. Or un jour qu'il était assis dans sa résidence, voici qu'il entendit du bruit en dehors de la porte. «J'entends, cria-t-il à sa femme, du vacarme à terre; largue-moi les voiles; mets mon... (1) sur mon calcet, avance-moi la passerelle du gouvernail et remets-moi à flot au moyen d'une gaffe (2). » Sa femme ayant exécuté ses ordres, le gouver-

⁽¹⁾ Nous n'avons pu établir le sens de aujourd'hui inconnu. Peut-être est-il permis d'y voir le grec σφαῖρα et de lui attribuer la valeur de «boule décorative fixée à la pointe du mât»? Cet objet serait en ce cas le correspondant des رؤس منجوقات dont parle Maqrīzi (cf. supra, p. 78). Dans tous les cas il n'y a plus actuelle-

ment aucune pièce de gréement ni d'ornement au-dessus du calcet. Le استالة الرجل est peutêtre ce qu'on appelle aujourd'hui : الراكوب (cf. supra, p. 62).

⁽²⁾ C'est-à-dire en langage clair: donne-moi mes vêtements, ma coiffure, mes chaussures et ma canne.

neur descendit de chez lui et vint s'asseoir sur son mastaba (1), où on lui avait installé un haut matelas; les officiers se rangèrent devant lui et les bouffons (2) se tinrent debout en cercle; à ce moment s'avança un homme âgé, les vêtements en lambeaux, le turban tombé autour du cou, saignant du nez; il criait d'une voix forte : « C'est à Dieu et au gouverneur que j'ai recours. — Arrive, brave homme, dit l'ancien batelier; d'où vient que je vois ta voile d'artimon tombée à ton cou et ta guibre brisée? Tu écopes de l'eau trouble (3) et ameutes (4) le rivage, aurais-tu été assailli par un grain de travers venant de l'ouest ou bien t'es-tu engagé sur des bas-fonds? — Par Dieu, seigneur, lui répondit l'homme, c'est un batelier qui m'a traité ainsi. — Ohé les gars! cria le gouverneur, amenez son adversaire, bouleversez-lui son gréement, raclez-lui le tillac et halez-le sur sa proue! " Ils exécutèrent les ordres de l'Émir et amenèrent le prévenu. Lorsqu'il se présenta, le gouverneur lui dit : «Misérable! Es-tu donc novice (5) en navigation? C'est toi qui coupes ton amarre et sors par gros temps, si bien que, rencontrant cet homme, tu as heurté sa proue (6) et brisé sa planche d'embarquement; pour bien faire je devrais te mettre dans un couffin⁽⁷⁾ et te suspendre au mât. » En entendant ces paroles du gouverneur, notre individu comprit qu'il avait affaire à un homme du métier et il s'écria dans le jargon des matelots : « Par Dieu, patron (8), c'est lui qui m'a entravé (9) dans l'exercice de mon métier, et est venu se camper (10) sur l'embarcadère (11);

- (1) Estrade de maçonnerie ou de terre battue.
- (عَبَرُتيّ Un حَبَرُتيّ est proprement un individu mal embouché, hâbleur, et roublard.
- ن ماء متغيّر: l'eau corrompue par un long séjour dans la sentine.
- (4) Nous n'avons pas retrouvé וلهليلا; c'est sans doute une onomatopée apparentée au helahēla, le «ho! hisse!» des bateliers égyptiens.
- (a) Baynūs (du latin paganus, grec médiéval παγανόs) signifie actuellement : imbécile, idiot; c'est l'équivalent des formes dialectales françaises, pagan, pèquenaud (argotique militaire pékin), qui ont d'ailleurs la même étymologie. Howwa μα est employé ici comme particule interrogative.

- (6) Traduit par conjecture.
- (7) Badrāwa est spécialement le couffin suspendu au mât et aux haubans où mettent leurs provisions les mariniers des barques chargées de tebn; une autre sorte de corbeille employée au même usage est dite baddarīya المقارع [B] ou baddāra المقارع [L].
- (8) Hawand: "seigneur, maître" (cf. Dozy, Suppl.) est peut-être employé ici avec sa valeur honorifique du langage ordinaire.
 - َ صَيَّقَ m'a été glosé par كَارَزُ (°).
- s'allon- اِتْجَمْطَى (10) بَعْجَمْطَى (10) بَعْجَمْطَى «s'allon- ger confortablement sur un siège en s'appuyant de dos
- (11) On nomme walsa l'embarcadère, en bois ou en roseaux, des passeurs.

je faisais force de rames pendant la nuit, voilà qu'un coup de vent de travers m'est arrivé de l'est, violent et soudain (1), qui a secoué mes haubans, brisé ma guibre et rompu mon câble; mais, Dieu merci, le voici sain et sauf sur le plancher des vaches; s'il a besoin de quelque réparation, sur un ordre de l'Émir je lui amènerai le calfat qui aveuglera sa voie d'eau, puis je lui remettrai sa cargaison à bord et le laisserai suivre son chemin. — Toi, lui répliqua le gouverneur, tu viens ramer dans mes parages et ensuite tu fais force de rames pour passer l'écueil; ô vous, hommes du mât, amarrez-lui ses haubans, enlevez-lui ses rames, humectez sa corde de halage (2); tombez-lui dessus; chargez-le des deux bords et du tillac jusqu'à ce que l'eau vienne clapoter sur son pont; allons, faites vite, arrangez-le à bâbord et à tribord, devant la soute et derrière le mât. » Notre homme recut une raclée, des talons aux oreilles. « O patron, s'écrièrent alors les matelots, le voilà complètement envasé (3). — Deux gaffes, dit l'émir, et remettez-le à flot. » Lorsqu'on l'eut relevé, l'individu baisa la main de l'émir et s'écria : « O patron, c'est au nom du souffle des vents et de la fraîcheur de la brise que je t'implore! Puisse le Seigneur ne pas t'affliger du tourment d'avoir à haler la cordelle dans les herbes épineuses (4), pieds nus, pendant les journées d'été; puisse-t-il t'éviter les rigueurs des quarante jours (5) du cœur de l'hiver. » Là-dessus, rapporte le narrateur, le cœur de l'émir s'émut de compassion pour notre homme; il lui dit : "J'en jure par celui qui en est réduit à frapper (6) la voile avec la corde de sparterie, quand le vent est tombé, j'en jure par les provisions épuisées alors qu'on est loin du pays, par les clameurs des passagers quand la vague

ر) کابس (۱)

⁽عيبنة: on appelle actuellement šebāna شيبانم), le câble au moyen duquel une barque à rames remorque un autre bâtiment.

⁽نَحْرِيًّا) est proprement la vase que le remous fait s'amasser en aval (بَحْرِيًّا) d'un bateau amarré.

⁽⁴⁾ Al-Širbīni (*Hazz ul-Quhūf*, éd. Būlāq 1274, p. 6) cite parmi les désagréments de la vie du fellah : مشيه حافي ني التر والدادي.

⁽⁶⁾ Cf. Magrīzi, Ḥiṭaṭ (éd. Wiet, I, p. 282), citant Ibn ul-Baiṭār الربعانيات اذ اشتد البرد; un ms. de Leyde porte الاربعينيات. En turc osmanli

اربعين erbein a le même sens et s'applique à la période comprise entre le 21 décembre et le 29 janvier. L'expression est connue en Arabie sous la forme مُرْبِعالَيّه (Socin, Diwan a. Central-arabien, glossaire).

⁽⁴⁾ Le verbe فرن peut être pris ici avec son sens ordinaire de frapper ou avec sa valeur technique de faire une ligature, lier (cf. infra le couplet de la chanson cairote, p. 86, vers 4); le sens serait dans ce dernier cas: j'en jure par celui qui, faute de vent, en est réduit à carguer la voile.

se lève et que la terre ferme est éloignée, au moment de la crue du Nil, je jure, dit-il, que sans l'intercession des passagers, j'aurais certes démoli ta planche d'embarquement et je me serais installé sur tes pavois (1) au point de réduire ton tillac en vieille carcasse. — Par Dieu, patron, lui répliqua l'individu, ma carène n'aurait pas pu supporter une cargaison si considérable; mais si jamais je reviens à traverser ces parages, arrache un bordage de mes couples et fais-moi couler à pic. — Rends grâces à Dieu, lui dit l'Émir, de te tirer de là sain et sauf et gagne le large par ce moment de bon vent!» Puis il lui rédigea un brevet et y inscrivit en apostille l'indication des patrons de barque aux bateliers : "Dieu pour toi, Dieu pour moi (2), ! ".

2° Extrait des Chansons populaires arabes du Caire, spécimen édité par U. Bouriant (Paris, 1893), p. 114 :

[جمل زجل في الأَزْبَكِيّة]

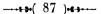
دور

انني عَـوَّام اذا جـا النَّوِّ ساكِـبْ

الصِّناعَه الْخَامَّسَهُ آنا رَايِسْ مَرَاكْبِي طُوَّلْ زَمَاني يَا قَمَرٌ أَهُوى ٱلْمُراكِبْ كُمْ شَكِيفٌ وَهُبْتُ لُه رُوحِي وَمالِّي انني نشأن وْآنا عَلَى اللَّهْر رَاكِبٌ الْغُلُوكَاتُ غُيِّتِي والْهُوي هَواهُمْ وِالْعُويلُ رَايِحٌ وجايٌ بَيْنِي وَبَيْنِكُ حِينُ آسَيِّبُ دُفِّتُهُ يِنْزِلُ يِطُوَّح

(1) Les zawāyed sont les planches qui, fixées verticalement sur le plat-bord, servent à accroître la capacité du navire; elles s'emploient surtout quand la barque est chargée de grains.

(2) Le sens de cette dernière phrase nous est peu clair; il n'est guère raisonnable (mais fautil exiger de la raison dans cette charge?) de traduire avec Rat que le gouverneur nomme le délinquant chef des bateliers. La finale يا علات pourrait bien être en rapport avec les على ابرس noms ابو سعد ، ابو سلامة ، ابو سلام, qui reviennent si souvent dans les chants de bateliers notés par Villoteau (Descr. de l'Ég., t. XIV, Etat moderne, seconde éd., 1826, p. 242-250).



Nous ne donnons ce morceau qu'à cause des termes techniques qu'il renferme; le double sens de ce couplet libertin est suffisamment clair pour que nous nous dispensions de traduire.

Le mètre employé est (dans le sens de la graphie arabe) :



soit trois fois فَاعِلَاتُنْ (au second hémistiche du deuxième vers, scandez عَلَا الطَّهر pour : على الطَّهر).

G. S. COLIN.